

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

24^e ANNÉE

N^o 11

NOVEMBRE 1881

AVIS IMPORTANT

L'administration de la *Revue Spirite*, prie les abonnés de vouloir bien se réabonner avant le 1^{er} janvier 1882, en envoyant un mandat-poste à l'ordre de M. P. G. Leymarie, 5, rue des Petits-Champs ; ils lui faciliteront l'expédition des écritures, et lui éviteront l'ennui des réclamations.

Tous les bureaux de postes français, prennent les abonnements à la *Revue Spirite*, sans augmentation du prix, soit 10 fr. net.

Nous prévenons nos F. E. C. que nous nous réunirons le premier novembre, mardi, à 1 heure et demie, 5, rue des Petits-Champs, au siège de notre Société, pour la commémoration des morts et pour donner un souvenir à nos chers disparus.

Les spirites qui voudraient, à cette réunion, prononcer quelques paroles ou lire une poésie en accord avec la pensée de l'assistance et le but, quelle s'est donnée, devront, la veille de la réunion, prévenir l'administration de la Société.

PHILOSOPHES ET SAVANTS

LA SCIENCE. — LES SCIENCES.

(Suite) 1

La science a pour objet la connaissance de tout ce qui est. Le champ est vaste. Mais il convient de faire remarquer, tout d'abord, qu'il n'y a pas « La Science, » mais « les sciences » et que, dans le nombre des sciences particulières, il n'en est aucune qui mérite, à

(1) Voir le précédent numéro.

l'exclusion de toutes les autres, d'être appelée « La Science. » Ce terme, au singulier, pris ainsi dans un sens absolu, est dangereux. Il tend à faire croire qu'il existe une science qui les contient toutes. Une telle science n'existe pas. La philosophie elle-même ne saurait avoir cette prétention. Si elle peut être regardée, ainsi que nous l'avons dit, comme « la science des sciences, » c'est à la condition de les consulter toutes et de les faire toutes concourir, par une méthode générale, au progrès de l'esprit humain. Mais la philosophie ne connaît de la réalité des choses que ce que lui en apprennent les diverses sciences. Si elle les féconde en les faisant communier par ses vues d'ensemble, dans l'unité de l'esprit, elle ne peut s'en séparer, car ses conclusions n'ont de valeur qu'autant qu'elles sont conformes aux données de chacune d'elles et qu'elle se tient au courant de leurs progrès.

S'il est vrai, et c'est incontestable, qu'il n'y ait que des sciences particulières, on parle au nom d'une abstraction, c'est-à-dire d'une chose qui n'existe pas, lorsqu'on parle au nom de la science, sans dire quelle est la science dont on invoque les arrêts.

Sans doute il y a « des maîtres » en mathématiques, en physique, en chimie, en physiologie, qui doivent être écoutés lorsqu'ils parlent au nom de la science dont ils possèdent tous les secrets ou à laquelle ils ont fait faire des progrès. Chaque branche et chaque rameau de l'arbre scientifique a ainsi ses illustrations, dont la parole fait justement autorité ; mais en dehors de leur spécialité, l'opinion de ces savants ne mérite pas plus de crédit que celle du premier venu. Avec le développement qu'ont atteint les sciences, et tout particulièrement les sciences physiques, un homme ne peut mériter le titre de savant qu'en cultivant une seule branche, et même un seul rameau du savoir humain. Demandez par exemple à un électricien, si l'électrologie n'exige pas, de celui qui veut y devenir « Maître, » le travail de toute une vie ! Les hommes d'un mérite réel savent cela. On ne les voit guère sortir de leur sphère scientifique. Le regretté Claude Bernard s'est contenté d'être un grand physiologiste ; Pasteur et Berthelot-Tyndall et Crookes, Helmholtz et Hœckel, se bornent à être des maîtres « en chimie, en physique, en histoire naturelle. Une seule science suffit à leur gloire et les absorbe tout entiers. Les légendaires docteurs Faust ne sont plus possibles, et s'il est encore des Pic de La Mirandole prêts à traiter *de omni re scibili et qui-*

busdam aliis, ce n'est plus que parmi les *reporters* du journalisme qu'il faut les chercher.

Il est nécessaire de nos jours qu'un homme de science ait une spécialité scientifique. Il ne peut devenir fort et faire autorité qu'à cette condition. Voilà qui doit être bien entendu. Aussi ce n'est point là qu'est le mal, car la spécialité où il excelle ne saurait empêcher « le savant » de posséder en même temps des connaissances générales très étendues. Beaucoup de nos savants sont dans ce cas ; et l'on peut en dire autant de bien des gens bacheliers ou non, qui, sans être « des savants, » ont reçu ou se sont donné « de l'instruction. » J'ajouterai même volontiers que les personnes qui possèdent « des clartés de tout, » ainsi que l'accordait le *Chrysale* de Molière pour les femmes de son temps, (et comme l'exige Auguste Comte de tout positiviste), sont aujourd'hui très nombreuses et tendent à le devenir tous les jours davantage, à mesure que les moyens de s'instruire sont mis à la portée d'un plus grand nombre. Tout cela est pour le mieux et nous n'avons qu'à y applaudir. Malheureusement tout cela n'empêche pas le chaos de régner dans les esprits et d'y régner d'autant plus que l'accumulation des notions scientifiques y est plus considérable. Le mauvais système des études dans les collèges et pour toute l'instruction secondaire, l'obligation banale du baccalauréat et des autres examens passés hâtivement, y sont pour beaucoup, mais la source même du mal est plus profonde ; elle tient à ce que la science dépourvue de toute vue d'ensemble est absolument incapable de mettre de l'ordre dans ses richesses et d'unifier ses enseignements. L'ordre et l'unité qui manquent à la science, son alliance avec la philosophie peut seule les lui donner. Mais cette alliance n'est pas faite, et en attendant qu'elle se fasse, nous sommes en présence de cet étrange phénomène : que les faits acquis et amoncelés par les sciences particulières, en nombre toujours croissant, bien loin d'éclairer les intelligences et d'y introduire, avec la lumière, la paix et l'harmonie, ne font qu'y augmenter le trouble et l'incertitude, de telle sorte qu'on pourrait reprocher à la science de notre époque, si fière] de montrer sa lanterne magique, d'avoir fait comme le singe de la fable,

Qui n'avait oublié qu'un point :

C'était d'éclairer sa lanterne.

— Je m'arrête. Il me semble qu'on m'accusera, si ce n'est d'insa-

nité, tout au moins de paradoxe. Quoi ! dira-t-on, le progrès des sciences, au lieu de faire la lumière toujours plus grande dans les esprits, y augmenterait l'obscurité et y ferait régner un véritable chaos ! Une telle allégation n'a pas le sens commun en présence des merveilles dont nous sommes les témoins. Ne voyons-nous pas la science s'emparer de toutes les forces de la nature pour les mettre au service de l'intelligence humaine ? Après les conquêtes de la vapeur, voici celles de l'électricité qui commencent. Celle-là avait raccourci les distances ; celle-ci vient les supprimer. Tandis que la chimie, en se faisant la servante de l'industrie, multiplie indéfiniment les richesses naturelles, nous voyons la mécanique sillonner les mers de puissants navires et couvrir la terre de chemins de fer ; nous la voyons creuser des canaux, percer des montagnes et entourer le globe d'un réseau télégraphique qui lui fait comme un système nerveux que vient compléter le téléphone, encore en formation, mais qui nous permet déjà de prévoir le jour où les hommes de tous les pays, pourront, sans se déplacer, entendre, simultanément de tous les points du globe, les mêmes chants, les mêmes paroles et assister au même concert ou prendre part aux délibérations de la même assemblée. Et la lumière elle-même, dont on vient de prononcer le nom — en parlant, il est vrai de celle qui éclaire les esprits, tandis qu'il faut entendre ici celle qui éclaire nos regards, — la lumière, n'est-ce pas la science qui la répand à flots autour de nous pendant l'absence du soleil en puisant à la fois dans l'atmosphère, source inépuisable d'électricité et au sein de la terre, dans ces dépôts bouilliers, réservoirs immenses de chaleur et de lumière que les végétaux y ont emmagasinées, il y a des milliers de siècles, après les avoir empruntées au soleil et à l'atmosphère, alors chargé d'acide carbonique ? ...

Il est probable, en effet, que si la lumière du gaz et de l'arc voltaïque pouvait remplacer les lumières morales, nous n'aurions pas tant à gémir du trouble des esprits et du désarroi des consciences. Mais les flots de lumière répandus sur nos boulevards et nos théâtres, utiles sans doute à la sécurité publique, servent bien plus le luxe et la prostitution qu'ils ne peuvent aider à l'amélioration des mœurs et au redressement des caractères. Il en est de même des conquêtes de la science moderne. Elles ne sortent pas du domaine matériel. Toutes appartiennent à la physico-mécanique ou à la physico-chimie. Ces deux sciences et leurs congénères ont fait sans doute d'immenses progrès depuis le commencement du siècle. Mais

les sciences physiques ne suffisent pas à la vie de l'homme social. Si elles mettent de plus en plus à sa disposition les forces cosmiques et naturelles, elles ne lui apprennent pas à s'en servir moralement, humainement, socialement. Ce serait l'œuvre des sciences biologiques, des sciences morales et des sciences sociales proprement dites. Mais les sciences biologiques sont loin d'aller du même pas que les sciences purement physiques : (la médecine, par exemple, reste à l'état empirique et l'art de guérir ne fait pas plus de cures aujourd'hui qu'il y a cent ans). Quant aux sciences morales et sociales, elles sont stationnaires.

En économie et en politique, nous vivons sur les principes de 1789, qui furent l'œuvre de nos philosophes du dix-huitième siècle, et en éthique, nous en sommes toujours à la morale chrétienne que nous nous gardons bien de pratiquer, (c'est trop difficile), et que d'ailleurs nous ne comprenons pas dans sa portée philosophique, *qui est la construction du corps spirituel de l'humanité par l'union entr'eux de tous ses membres et la communion directe de chacun avec l'unité divine.*

Et maintenant, pour faire mieux comprendre la valeur humanitaire d'une science toute *brutiste*, faut-il compléter le tableau de ses récents progrès en disant ce qu'elle a fait, ce qu'elle fait tous les jours pour perfectionner les moyens de destruction : Car enfin les fusils et les canons à longue portée, les mitrailleuses à tir rapide, les monstrueux monitors et la dynamite avec ses divers succédanés, les fulminates de toute nature, sont aussi « les fruits de la science, » et il faut bien lui en tenir compte. Certes, jamais les chefs des peuples n'ont disposé d'aussi formidables engins de guerre et jamais la grande armée des misérables n'avait eu sous la main de si terribles instruments pour anéantir ces richesses dont nos cités regorgent et que les deshérités du sort envient mortellement à leurs heureux possesseurs. Cependant, si après les grandes tueries sur les champs de bataille, la génération qui suit la nôtre est appelée à voir la guerre civile bouleverser nos villes par la ruine et l'incendie, il restera toujours *aux scientifiques* la suprême consolation de faire sauter le globe lui-même et de réaliser ainsi le rêve nihiliste du Pessimisme allemand : « la fin du monde par la science. »

Qu'est-ce à dire et à quoi aboutissent ces avertissements et ces critiques ? Nos avertissements ! espérons-nous les faire écouter dans ce *pays des milliards* où l'on a oublié, après 10 ans à peine,

les leçons de l'année terrible? Non, sans doute. Nos critiques! Elles passeront comme le bourdonnement importun de la mouche du coche; mais nous voulons qu'on ne se méprenne pas sur la conclusion que nous prétendons en tirer. Nous serions désolé qu'on nous attribuât la pensée impie de vouloir que la science s'arrête dans son œuvre, déjà si puissante, de capitalisation industrielle et artistique. Nous ne rêvons rien de semblable; mais nous voudrions que la science servît à autre chose qu'à créer de la force brutale et des richesses matérielles. Nous voudrions qu'elle se préoccupât aussi des moyens de mettre la force au service du droit, du devoir, de la fraternité humaine et de la solidarité sociale. Nous voudrions qu'elle servît aussi à une meilleure et plus équitable répartition de ces richesses qu'elle sait si bien produire et accumuler dans les mêmes mains. Nous voudrions enfin que, sans cesser d'augmenter la somme de nos connaissances et de fouiller les énergies de la nature, elle s'appliquât à dégager les énergies spirituelles de l'être humain pour les faire concourir toutes au vrai but de la vie qui est, non pas l'enrichissement pour la jouissance, mais le progrès intégral de l'homme intellectuel et moral au sein de l'universelle harmonie et sans autre terme que la perfection dans la plénitude de l'existence.

Or, la science ne peut entrer dans cette voie qu'en faisant alliance avec la philosophie qui, seule, peut lui fournir les vues d'ensemble dont elle a besoin pour unifier ses enseignements et faire régner l'ordre et la lumière dans les intelligences.

Reste à savoir si la philosophie est maintenant en mesure de fournir aux sciences cette méthode générale de la connaissance, cette classification encyclopédique et cette conception ou explication sommaire du monde et du but de la vie, trois choses sans lesquelles il ne saurait y avoir ni accord entre les sciences et utile division du travail entre les travailleurs de l'intelligence, ni ordre et classement dans l'étude et l'enseignement scientifique, ni fécondation, par les pures et inépuisables lumières de l'idéal, des esprits voués à la découverte des réalités de toute nature qui font l'objet de la science.

Nous ne répondrons à cette question qu'en faisant comme cet ancien qui, lorsqu'on lui demanda de définir le mouvement, se mit à marcher. Nous proposerons ce que nous croyons être la vraie, la seule *méthode de la connaissance*, — car il ne peut y en avoir qu'une que nous appelons *intégrale*, parce qu'elle ne néglige au-

cun des moyens de connaître la vérité. Nous donnerons une *classification des sciences* que nous croyons, naturellement, moins mauvaise que celles qui ont été données jusqu'ici. Enfin nous exposerons notre *conception générale* en priant de la considérer, non comme une hypothèse ou une vue purement métaphysique, mais, ainsi que le veut Kant, comme un jugement porté, *à posteriori*, d'après l'état actuel des connaissances humaines, sur le monde et sur l'homme physique, intellectuel et moral.

Mais auparavant nous avons à justifier notre thèse pour la conciliation nécessaire de la philosophie et de la science.

CONCILIATION DE LA PHILOSOPHIE ET DE LA SCIENCE.

Ni la philosophie *ne peut* sans la science, ni la science *ne vaut* sans la philosophie.

Nous désirerions que cette proposition eût pour tous la valeur d'un axiôme. Elle ne peut être contestée, en tout cas, au moins dans sa première partie, si l'on a accepté la double définition que nous avons donnée de la philosophie et de la science.

En effet, si la philosophie se propose « la recherche de la vérité en toutes choses ; elle doit embrasser l'homme dans l'ensemble de ses rapports — rapports de l'homme avec ses semblables, avec lui-même, avec les autres êtres terrestres et avec tout ce qui est ; — mais comme un tel champ, d'étude à parcourir exige la division du travail, la philosophie, en tant que science générale, est obligée de s'adresser aux sciences particulières, qui, elles, ont pour objet de connaître, chacune, dans son domaine propre, toutes les réalités accessibles à l'esprit humain.

La seconde partie de notre proposition ne paraîtra pas moins importante que la première si l'on considère que toutes les sciences, quel qu'en soit le nombre et quelle que soit l'étendue du domaine respectif de chacune d'elles, relèvent également de l'intelligence, qui est une et se confond, chez chaque personne humaine, avec l'unité de son moi conscient. C'est à cette unité consciente, qui est l'être lui-même, se possédant dans sa persistante identité, que l'homme, que tout homme est obligé, pour que son esprit s'en pénètre et les fasse siennes, de ramener toutes ses acquisitions intellectuelles. Mais c'est aussi en communiant entr'elles dans l'unité de l'esprit que les diverses sciences, se solidarisent et arrivent, en se prêtant un mutuel appui et se fécondant réciproquement à engendrer cette capitalisation intellectuelle, qui, si elle est tou-

jours grandissante et accessible à tous les membres de la famille humaine, doit conduire l'humanité progressive à ses fins glorieuses, qui sont : la plénitude de la vie dans la plénitude de la lumière.

Ce que chaque science doit gagner à se trouver constamment en rapport avec l'ensemble des sciences est difficile à dire, mais nous pouvons nous en faire une idée en nous représentant par la pensée un foyer intellectuel commun qui se trouverait simultanément en rapport comme par un fil télégraphique ou téléphonique, avec toutes les intelligences humaines et recevrait de chacune d'elles communication de ses créations pour les transmettre à toutes les autres. Le rôle de la philosophie est encore quelque chose de plus que celui qu'aurait à remplir cette intelligence centrale. Car la philosophie n'a pas seulement à recevoir, pour les transmettre, les communications des sciences, mais il lui appartient d'interroger toutes les sciences particulières pour classer et généraliser leurs théories, après les avoir soumises au contrôle de la Raison.

Savoir interroger les sciences particulières n'est pas une petite affaire pour le philosophe. S'il n'est pas obligé de les posséder toutes et de connaître à fond chacune d'elles comme celui qui en fait profession, encore faut-il qu'il en comprenne parfaitement le rôle, et pour cela, il faut qu'il connaisse les principes ou éléments, la méthode et le langage de chaque science ainsi que leurs limites respectives, et enfin, qu'il se tienne au courant de leurs progrès. A ce prix, il obtiendra que toutes les sciences lui apportent tour à tour le tribut de leurs conquêtes. Ce sont ces conquêtes, ces acquisitions intellectuelles, fruit naturel des études, des expériences du savant et des travaux de tous ceux qui cultivent quelque branche que ce soit de l'arbre de la connaissance, que la philosophie a pour mission de faire concourir au progrès général de l'esprit humain, à l'amélioration des individus, à la bonne culture du globe et au bien commun des sociétés. Mais la philosophie elle-même ne peut obtenir ce résultat que si elle s'appuie sur une méthode générale de la connaissance qui embrasse les méthodes spéciales des sciences particulières et leur fournisse une bonne classification encyclopédique des connaissances humaines. Ce n'est pas tout. La philosophie ne peut solidariser entr'elles les diverses sciences et faire ainsi l'unité dans les esprits, que si elle présente aux hommes un but d'intérêt commun à poursuivre, un but idéal sans doute, mais très nettement défini de bien universel, et pour cela, il faut qu'elle possède une conception générale du monde physique

et du monde moral qui, en déterminant la finalité et la signification de la vie, offre un prix équitable à l'effort de chacun et une résultante logique à ses actes.

Comme le dix-huitième siècle a vu le règne des philosophes, notre dix-neuvième siècle voit celui des savants. Tout est à la science de nos jours, ou plutôt aux savants, et l'on en met partout. Il n'y aurait pas grand mal à cela si chaque savant avait des vues d'ensemble sur les hommes et les choses. Malheureusement, il n'en est pas ainsi. La science de nos savants est dépourvue de toute vue d'ensemble parce qu'elle ne s'appuie point sur une conception vraiment générale du monde, de l'homme et de la vie, et aussi parce qu'elle n'emploie qu'une moitié de la méthode de la connaissance : la méthode expérimentale, qui est tout-à-fait insuffisante pour tout ce qui se rapporte à la vie morale et à l'existence des Sociétés — ce qui représente à peu près la moitié des connaissances humaines.

Nous venons de dire que tout est à la science, mais il faut entendre les sciences du monde physique, nullement celles du monde moral. Les premières, comme la physique, la chimie, la mécanique et les mathématiques qui en sont inséparables, la physiologie encore et l'histoire naturelle méritent seules à ceux qui les cultivent le titre de « savants » et de « princes de la science. » Pour le gros public, les autres branches du savoir humain ne comptent pas : ni l'éthique, ni l'esthétique, ni l'économie, ni la politique, ni la logique, ni la théonomie, de telle sorte que Socrate et Confucius et tous les sages de l'antiquité qui se préoccupaient uniquement de la connaissance et de l'élévation de l'être moral et de la bonne direction des Sociétés, n'auraient de nos jours aucun rang dans « La Science » Quant à la métaphysique, qui est la science des premiers principes ou des vérités premières, les positivistes l'ont si bien discréditée en lui attribuant la création de toutes les fausses entités de la scolastique et de la théologie, qu'un honnête homme — du moins en France — n'ose plus en prononcer le nom. — Ce qui du reste n'empêche pas positivistes et scientifiques d'en faire à tort et à travers, mais comme M. Jourdain faisait de la prose, sans le savoir. (Lire, si on peut, *la Synthèse subjective* d'Auguste Comte.)

L'engouement pour la science, ou du moins pour les sciences physiques, et la juste considération dont jouissent ceux qui les

cultivent tiennent évidemment aux immenses progrès que ces sciences ont faits depuis un siècle. Les découvertes de cet ordre de sciences ont séduit les foules. Comme leurs résultats sont de ceux qui tombent sous les sens, ils agissent sur les imaginations à peu près comme faisaient les miracles, alors qu'on croyait aux miracles. Mais enfin ces résultats sont réels, merveilleux, incontestables. Comment les expliquer, alors que les sciences qui ont pour objet l'homme intellectuel et moral ont fait si peu de progrès et que la philosophie en est encore à la lutte stérile des systèmes ?

Nous croyons que cela tient justement à ce que les sciences physiques possèdent déjà une conception du monde, toute partielle sans doute, car elle est bornée aux phénomènes mécaniques de l'univers, mais cependant très-suffisante pour fournir à cette branche importante de la science les théories nécessaires à ses recherches. Depuis Newton et surtout depuis Laplace, cette conception est acquise à l'esprit humain. A la rigueur, le principe d'ordre universel et de fixité des lois du Cosmos, établi rationnellement par la philosophie du 18^e siècle y aurait suffi. C'est surtout à ce principe qui exclut, à *priori*, toute idée du miracle, que sont dus les progrès remarquables des sciences physiques. Grâce à lui, les sciences de cet ordre possèdent leur criterium de certitude, et s'il n'y avait que de la mécanique dans la création, la théorie de la gravitation suffirait à régler tous nos rapports.

Mais il y a aussi la vie, la vie de la nature et la vie de l'âme; il y a la sensibilité; il y a la raison; il y a la conscience, et comme conséquence de ces facultés, de ces puissances, il y a en nous, non pas seulement des besoins d'ordre à satisfaire et des œuvres d'ordre à accomplir sur la terre, mais aussi des œuvres et des besoins de justice, de progrès, de liberté. Que faites-vous, ô scientifiques, de ces aspirations de l'être moral et quelle place y a-t-il pour elles, dans votre mécanisme? Car ne vous y trompez pas, par cela seul que votre science est impuissante à donner une autre explication du monde qu'une explication toute mécanique, elle est incapable de fournir à l'esprit humain l'idéal d'une organisation sociale qui soit vraiment vivante et porte en soi les principes nécessaires à la vie intellectuelle et morale de chacun et de tous.

CH. FAUVETY.

(*La fin au prochain numéro.*)

Conférence spirite à Boiry-Notre-Dame.

Messieurs et F. E. C.,

En réponse au désir que vous m'exprimiez d'être informés des résultats de la Conférence qui devait être donnée à Boiry-Notre-Dame, par moi et mon ami Bonnefont, je vous envoie ce qui suit :

Mon ami m'ayant fait savoir samedi matin que des circonstances indépendantes de sa volonté l'empêchaient de se joindre à moi, je me rendis où mon devoir m'appelait, avec une certaine appréhension, il est vrai, car il s'agissait, cette fois, d'une conférence publique, pour laquelle je me reconnaissais bien peu capable. Je partis, confiant en Dieu et aux bons esprits, accompagné de mon fils et du gérant du journal, *Gayant et sa famille*, lequel avait annoncé la conférence; elle l'avait été également par le journal *l'Avenir d'Arras*, ainsi que par bon nombre d'affiches apposées sur les murs des communes environnantes, puis encore par 250 lettres envoyées à domicile.

Une salle pouvant contenir 400 personnes avait été disposée. La condition d'entrée était de 0 fr. 25 cent. au profit des pauvres. Le Maire de Boiry, M. Comble, avait accepté la présidence de la Conférence.

Bien avant l'heure indiquée (6 heures du soir), arrivaient à Boiry des délégués des communes de Vitry, Biaches, St-Vaast, Hamblin, Vis-en-Artois et autres.

A six heures, la salle était comble, M. le Maire, mon fils et moi, prenions place sur l'estrade. Les organisateurs avaient désiré me voir traiter les questions suivantes :

1° Jeter un coup d'œil rétrospectif sur l'humanité à travers les âges. Montrer les luttes contre les pouvoirs dominateurs du clergé et de la noblesse.

2° Analyser les dogmes de la religion catholique, en montrer l'inanité au point de vue de Dieu, du Progrès et de la Raison ;

3° Attaquer le matérialisme.

4° Montrer la nécessité des réformes politiques et religieuses et finalement, parler de la République et de la philosophie spirite comme pouvant seules amener la rénovation sociale.

Je fis un appel à l'indulgence des auditeurs, puis, pendant deux heures, sans arrêt, je fis l'analyse des questions posées avec da-

plaudissements de tous. J'étais heureux de ces manifestations, elles me prouvaient que je frappais juste, que ces idées de progrès étaient comprises. Une seule chose m'a surpris, c'est d'avoir été plus explicite en parlant politique qu'en démontrant le côté pratique et moralisateur de notre philosophie, sujet qui, toujours, me trouve si ardent et si net ; je sentais, d'une part, arriver à flots les inspirations que me donnaient mes guides ; tandis que, de l'autre, elles n'arrivaient que modérément ; j'en ai conclu qu'ils m'avaient inspiré, en mesurant avec sagesse l'esprit de l'auditoire, composé en grande partie d'hommes intelligents tels que : instituteurs, comptables, contre-maitres, etc., pour lesquels le Spiritisme est chose nouvelle.

Malgré mon infériorité, cette Conférence a laissé une impression tellement favorable, que déjà je suis sollicité pour en donner d'autres ; les employés des usines de Biache St-Vaast, entre autres, m'ont fait promettre de répondre favorablement à l'invitation qu'ils se proposaient de m'adresser à bref délai. Ils affecteront la recette produite par le prix d'entrée, à l'achat ou plutôt à la création d'une bibliothèque spirite et scientifique, qu'ils augmenteront ensuite de leurs deniers.

Je constate que le Spiritisme est appelé à faire de plus grands progrès au sein des populations rurales, qu'auprès de celles des villes, parce que les premières, quoique n'aimant plus le catholicisme et ses représentants, ont néanmoins conservé la croyance en Dieu et ne sont pas encore gangrenées par le matérialisme. Je les crois prêtes à accepter la véritable croyance, rationnelle et scientifique, préconisée par le Spiritisme, et c'est ainsi que selon les paroles du Christ : « Les derniers seraient les premiers. »

S'il m'était permis de donner un conseil à mes bons frères en croyance, je les engagerais à porter plus particulièrement leurs efforts de ce côté. — J. JÉSUPRET. — Septembre 1881.

Conférence spirite à Biache St-Vaast. J'ai l'honneur de vous adresser le compte-rendu d'une conférence que j'ai donnée à Biache St-Vaast, dimanche dernier, 2 courant.

Comme je vous l'avais annoncé précédemment, le prix des entrées devait être affecté à l'achat des premiers livres devant former une bibliothèque spirite et scientifique, mais au dernier moment

un malheur ayant frappé une honnête famille d'ouvriers, par la mort de son chef, on m'a demandé la permission d'affecter cette somme au soulagement de ces malheureux. Le but était trop charitable pour n'y pas accéder.

A la grand' messe, le curé avait averti les parents dont les enfants doivent faire la première communion, que s'ils assistaient à la conférence, leurs enfants ne recevraient pas ce sacrement.

Il n'en fallait pas davantage pour amener la curiosité à son paroxysme et assurer à l'avance le succès de la conférence. Les organisateurs, de leur côté, avaient pris toutes les mesures nécessaires pour lui donner la plus grande publicité.

A notre arrivée (mon fils et moi), nous fûmes reçus par les autorités, musique en tête, ils nous conduisirent au siège de la réunion où un dîner copieux nous attendait. C'était vraiment trop d'honneur, et je ne pus, à mon grand regret, y prendre part, j'étais souffrant d'un grand mal de tête.

A 5 heures, nous montâmes sur l'estrade qui dominait une grande salle féériquement décorée, dans laquelle se trouvaient réunies quatre cents personnes ; on y voyait les contrôleurs, les chimistes, les contre-mâîtres, etc., des usines qui se trouvent dans cette région ; il y avait une société d'élite.

Je craignais de ne pas être à la hauteur de ce que l'auditoire attendait.

Mes prévisions faillirent se confirmer ; je parlais depuis une demi-heure. quand, tout-à-coup, je sentis un bourdonnement dans ma tête, dont les douleurs devinrent violentes ; mon fils s'apercevant que je me troublais, vint à mon aide et pendant plus d'une heure, développa nos idées, avec une verve et un entrain que j'étais loin de lui supposer ; le meilleur juge était certainement l'auditoire qui ne cessait de l'approuver, et qui lui exprimait ainsi que chaque mot portait juste et bien.

A 7 heures, il termina, au milieu des applaudissements. On m'apporta alors un énorme bouquet que je me fis un véritable plaisir d'offrir à mon brave fils.

Cette conférence, ainsi applaudie, m'a prouvé, encore plus que nos idées ne demandent qu'à être expliquées pour être comprises et acceptées.

Néanmoins, si j'ai constaté avec plaisir, ce nouveau succès de notre sublime cause, j'ai constaté aussi combien il est parfois difficile d'en être l'interprète lorsque le corps souffre, car l'esprit s'en

ressent ; aussi vais-je faire tous mes efforts auprès de notre digne frère Bonnefont, pour lui prouver combien sa présence est nécessaire en ces circonstances ; j'attendrai son concours avant de me hasarder à nouveau.

Mes guides m'ont engagé à me reposer un peu, afin de reprendre la lutte quand ils me le diront. Ils ont ajouté que l'effet produit par mes deux dernières conférences avait été bien plus grand que je le supposais.

Comme résultat pratique, un groupe va se former incessamment à Vitry, un autre à Boiry ; sans doute, cet exemple sera suivi par d'autres communes environnantes.

Agréez l'amitié fraternelle de votre tout dévoué frère en croyance.

J. JÉSUPREZ.

CONFÉRENCE SPIRITE A ROUEN

A Messieurs les Administrateurs de la Société Psychologique, 5, R. des-Petits-Champs, Paris.

Le dimanche 2 octobre dernier, c'était fête pour les Spirites Rouennais et des environs. Ils recevaient la visite de madame Olympe Audouard, accompagnée de M. Leymarie.

Dans la journée, M. L. a présidé la séance hebdomadaire de la Société Rouennaise des Etudes Spirites. Dans une improvisation dont il a le secret, il a déclaré ne pas être le successeur d'Allan Kardec, n'ayant pas cette prétention qu'on lui donne gratuitement ; il a dit d'une manière formelle : Je suis un simple ouvrier de l'œuvre qui possède beaucoup de bonne volonté, un rouage qui remplit son office, rien de plus, rien de moins. Allan Kardec avait du génie, je n'en ai pas et il est étrange que l'on veuille me revêtir de la peau du lion. Il a ensuite rappelé différents faits plus attachants, plus concluants les uns que les autres. Il a insisté sur l'utilité de la concorde et du dévouement et surtout du travail personnel de tous les Spirites, en vue de concourir efficacement à l'œuvre commune. Des communications écrites ont été obtenues après une discussion amie entre tous les assistants.

Le soir, dans une des salles publiques de la ville, se réunissait une assistance nombreuse pour entendre Mme Olympe Audouard,

qui avait bien voulu accepter la mission d'initier les Rouennais aux beautés et aux bienfaits de notre doctrine.

Cette question, si passionnante, du devenir futur, avait attiré bon nombre d'auditeurs.

Accueillie à son arrivée, par une salve d'applaudissements, madame Audouard qui n'est pas, d'ailleurs, une inconnue pour beaucoup de Rouennais, a vite conquis son public. Jamais en effet, elle ne fut plus éloquente, jamais non plus, la séduction de son sourire, de sa voix, de sa diction parfaite, ne se firent mieux sentir.

Dans un exorde largement tracé, Mme Audouard a expliqué l'état actuel de la Société, dont le ver rongeur est l'indifférence et aussi cet amour-propre qui ne permet pas aux soi-disant esprits forts de reconnaître une puissance supérieure.

Entrant dans le vif de son sujet, notre conférencière a rappelé ce qu'étaient les sociétés anciennes, où toujours le pouvoir intellectuel était concentré entre les mains de quelques initiés, qui gardaient jalousement les vérités acquises, afin de dominer plus facilement les peuples. Elle a parlé des premiers émancipateurs et les plus belles maximes de Platon, de Pythagore, de Socrate, ont tour à tour charmé nos oreilles.

Ensuite est venue la société chrétienne, avec ses grands hommes des premiers temps ; le moyen-âge, où on brûlait les soi-disant sorciers, notre époque actuelle enfin où on cherche à les ridiculiser.

Tout ceci émaillé de traits spirituels, d'allusions piquantes, qui ont, à diverses reprises, soulevé les bravos de l'auditoire.

Dans un beau mouvement d'éloquence et de conviction, madame Audouard, reprenant en quelque sorte la synthèse des faits qu'elle venait d'exposer, a prouvé que les manifestations des esprits ont eu lieu dans les temps les plus reculés ; que les livres indiens récemment traduits en sont remplis ; qu'ils étaient tellement fréquents du temps de Moïse, que pour en empêcher l'abus, ce grand homme avait interdit de les solliciter.

L'éminente conférencière fait ensuite un tableau rapide, mais saisissant, des commencements du spiritisme. C'est en Amérique, dans ce pays pratique par excellence, que les premiers phénomènes se produisent. C'est là où les choses certaines ont seules de la valeur, et, en quelques années, la nouvelle doctrine recrute des millions d'adeptes, ce qui prouve qu'elle est la vérité.

Prenant à partie nos Européens et leurs croyances, elle explique

avec une lumineuse clarté tout ce que le catholicisme, enseigné comme il l'est aujourd'hui, comporte de déceptions morales et de dangers sociaux. Elle cite son exemple personnel, raconte, avec une bonne grâce charmante, les difficultés que le prêtre, abusant du confessionnal, lui a créées à son entrée dans la vie de famille.. Plus d'un des auditeurs a pu, à ce moment, se reconnaître dans cette peinture si vive et si actuelle. Aussi les bravos ont-ils éclaté de toutes parts,

M^{me} Audouard a continué, en racontant, comment et pourquoi de dévote sérieuse, elle est devenue spirite convaincue. Assoiffée d'idéal, ne trouvant pas dans sa première croyance les satisfactions qu'on lui avait promises, elle a cherché elle-même, mais elle a voulu chercher seule. De nombreuses preuves sont bientôt venues lui démontrer qu'elle était dans le vrai. C'est donc en cherchant avec persévérance que l'on peut trouver. La voie est ouverte à toutes les bonnes volontés ; il ne s'agit que de *vouloir* s'y engager avec une âme sincère, avec un cœur droit.

Par ses enseignements logiques, par ses faits, le spiritisme s'impose. Allan Kardec en a posé les bases, tous les esprits désireux de s'instruire peuvent y puiser à pleines mains. La réincarnation, actuellement acceptée par l'immense majorité des spirites, vient donner la clef de bien des mystères et attester la justice de Dieu.

Il faut donc croire, mais croire après conviction raisonnée ce que chacun peut obtenir avec un peu de travail. C'est en cela que le spiritisme est admirable, car il ne laisse aucune interrogation sans réponse. Et quelle joie de savoir que les êtres aimés que nous avons perdus sont là, près de nous et qu'il ne tient qu'à notre désir de nous mettre en communication avec eux!..

Pendant près de deux heures, madame Olympe Audouard a tenu ainsi sous le charme toute l'assistance.. Plusieurs de ceux qui n'étaient entrés là qu'en *passant*, non-seulement sont restés jusqu'au bout, mais ont emporté le désir de s'instruire plus avant dans une science qui joint le positivisme à l'idéal.

Nous savons, de source certaine, que cette première conférence a été de tous points féconde. Honneur donc à M^{me} Audouard, qui a su préparer le terrain. Une seconde soirée comme celle-là, serait certainement accueillie avec plus d'empressement encore.

Quant aux spirites, ils étaient absolument enchantés. La Société rouennaise des Etudes spirites a, dans sa séance du 9 octobre, voté par acclamation, des remerciements bien sincères à madame

Audouard, qui, au milieu de ses multiples obligations, trouve encore le temps de propager la bonne nouvelle avec un désintéressement complet, se trouvant trop heureuse d'être utile à la philosophie qui fait sa consolation et sa force.

Je vous prie d'agréer, Messieurs, l'assurance de ma fraternelle et respectueuse considération.

E. BLOT.

Projet de Concorde et d'Union.

M. Blyton, publiciste anglais, écrit à M. James Smyth, notre F. E. C. :

« Il est désirable qu'une alliance ait lieu, entre notre société et d'autres similaires, soit en Angleterre, soit sur le continent ; elle aurait pour but de nous amener à l'unité d'action dans bien des cas importants ; néanmoins, cette alliance n'impliquerait en aucune façon qu'il y eût entre nous ni engagements pécuniers, ni intervention d'aucune sorte dans la direction particulière de chaque société alliée.

Ce serait un rapprochement affectueux, qui augmenterait notre sympathie mutuelle, qui relierait tous les ouvriers de la bonne œuvre. »

Nous applaudissons, et nous coopérons à tout ce qui peut relier entre eux tous les groupes spirites du monde.

Nous avons prié M. James Smyth, de transmettre à M. Blyton et à la Société, au nom de laquelle il écrit, notre adhésion bien complète, en vue de l'union de tous les centres spiritualistes et spirites.

ÉTUDE SUR SWEDENBORG

Sous ce titre la « *Revue des sciences psychologiques*, » dans son n° d'octobre, publie sur Swedenborg et sa doctrine un premier article qui, suivant moi, est fort loin de présenter ce théosophe sous son véritable jour.

L'auteur montre le côté apparent de certaines formes sous lesquelles Swedenborg expose le mécanisme divin. Mais les pensées supérieures qui se dégagent en nombre et sous les aspects les plus dignes d'attention, M. René Caillé les néglige, de sorte qu'une

fausse impression sur Swedenborg, sa doctrine et ses écrits peut, dès la lecture de ce premier article, se glisser dans l'esprit du lecteur.

Ainsi M. René Caillé dit tout d'abord que d'après Swedenborg, il n'y a qu'un seul Dieu en une seule personne qui est Jésus-Christ. Sans nier l'exactitude de cette appréciation, je crois devoir faire observer, au nom de l'intérêt qu'il y a à ne pas écarter les esprits sérieux de l'étude de Swedenborg, que cet extrait est des plus propres à induire complètement le lecteur en erreur.

Pour les hommes qui ont étudié attentivement Swedenborg, nul plus que lui n'a établi l'unité de Dieu dans celle de l'univers ; nul plus que lui n'a combattu l'erreur qu'il y a à concevoir un Dieu fait homme séparé de l'univers. Swedenborg admet, il est vrai, que sous une certaine forme, Dieu est descendu dans l'humain, mais il ne sépare jamais l'humain de sa source suprême. Ajoutons qu'il faut tenir compte du temps où Swedenborg a écrit et des précautions qu'il y avait à prendre encore pour préserver la pensée du bûcher.

Je sais que plus d'un passage se prête à l'interprétation de M. René Caillé, mais il faut s'identifier à la pensée générale des œuvres de Swedenborg, et faire attention que dans les ouvrages servant de base à sa doctrine, « *La sagesse angélique sur le Divin Amour* » et « *La divine Providence* », Swedenborg reste dans la sphère des grands principes. C'est à peine si le nom de Jésus-Christ est cité et il ne l'est, comme dans « *Les arcanes célestes* », que pour indiquer ce que signifient les mots : Jésus Christ, d'après le sens interne ou voilé des écritures.

« Dans le sens interne, » dit Swedenborg « par Jésus il est signifié le divin bien et par Christ, le divin vrai.

« Par Jésus est signifié dans un seul complexe tout ce par quoi le Seigneur est adoré. — Christ est la même chose que Messie, Oint et Roi. — Oint et Roi c'est la même chose que le divin vrai. »

Voilà pourquoi Jésus-Christ participe à la divinité. Nous sommes tous dans ce cas selon nos vertus car, d'après Swedenborg, Dieu s'incarne en nous.

Swedenborg quoique cherchant un point d'appui à sa doctrine dans le christianisme dit, dans son ouvrage. « *La vraie religion chrétienne* » : « La passion de la croix a été la dernière tentation que le Seigneur a subi comme très-grand prophète. » Et en de-

hors de ce que Swedenborg accorde d'attention à la doctrine chrétienne, je dis chrétienne et non pas catholique, il faut savoir reconnaître le fond de sa cosmologie.

Il nous révèle sous ce rapport tout le système physique du monde invisible. Il nous fait voir que s'il s'est livré à l'examen de la divinité dans l'humain, il place d'abord l'existence de Dieu dans l'incommensurable infini.

D'après Swedenborg, la divinité est le principe unique de tout ce qui est, et, par conséquent, le principe des causes et des agents. Sa puissance universelle se manifeste par la vie qui est Dieu lui-même.

Je viens de dire que Swedenborg nous dévoile la physique du monde invisible. Je dirai plus, qu'on me pardonne cette figure, il nous transporte pour ainsi dire devant les phénomènes de l'immense chimie des combinaisons morales de l'ordre spirituel. Car il explique comment il a vu que les âmes vont à leurs affinités. Il nous démontre comment les semblables s'attirent, comment les contraires se repoussent, comment, soit vers le bien, soit vers le mal, tous les êtres vont suivant les tendances de la volonté qui leur est propre, conformément aux lois immuables de la justice suprême.

Mais voyons comment Dieu, principe de l'univers, est expliqué par Swedenborg pour arriver jusqu'à l'humain et par quels phénomènes l'action divine se transmet à toute chose.

Dieu étant l'unité de l'univers, c'est à dire de la vie et de la substance, de lui procède toute chose ; il est la vie universelle, il est la Substance universelle ; il est ce qui est. En lui tout a l'être.

La vie et la substance sont inséparables en Dieu. Elles ne cessent d'exister sous une forme que pour exister toujours ensemble sous une autre forme et servir à la vie.

La vie, c'est l'amour divin et la sagesse divine existant en substance et agissant sur toute vie et toute substance par les moyens suivants :

Dans le monde suprême de l'esprit la vie ou plutôt le divin amour et la divine sagesse apparaissent comme Soleil.

De ce Soleil, source de vie, procédant du divin Amour et de la divine Sagesse, se dégagent la divine chaleur et la divine lumière.

Cette chaleur et cette lumière portent en elles et avec elles l'amour, la sagesse et la vie dont elles émanent.

La science et les vertus de l'humanité n'auraient pas d'autre origine.

Remarquons tout d'abord que, d'après ce point de départ, Swedenborg écarte toute abstraction et tout mystère.

Le soleil du monde spirituel, il est vrai, est un soleil invisible pour nous parce qu'il est de substance et de nature spirituelles, mais Swedenborg a joui de sa lumière et nos médiums d'aujourd'hui l'entrevoient souvent. La chaleur et la lumière qui se propagent de ce Soleil portent leurs effets dans le monde et dans la substance spirituels, où elles vivifient les mondes des existences supérieures.

Cette chaleur et cette lumière étant amour et sagesse par essence substantielle, leurs trésors indéfinissables d'intelligence, de science et de bienfaits se répandent sur les mondes spirituels et font de ceux-ci les mondes des causes à l'égard desquels les mondes matériels sont les mondes des effets.

Notre soleil lui-même n'est qu'un agent de transmission qui reçoit du monde spirituel la chaleur et la lumière modifiées pour les besoins matériels.

C'est ainsi que du soleil spirituel la chaleur et la lumière divines vont des premières jusqu'aux dernières des choses, tant des univers invisibles que des univers visibles, portant partout la vie et les attributs que celle-ci renferme.

Dans la révélation de Swedenborg, le monde spirituel est ainsi lié au monde matériel. Il n'y a plus d'abstractions, les mondes visibles sont intimement rattachés aux mondes invisibles, et la vie spirituelle et morale est unie à la vie terrestre et matérielle.

Je n'ai pas la prétention d'exposer ni de faire comprendre en quelques lignes la grandeur de ce mécanisme du principe d'action universelle, mais j'ai voulu faire voir comment on peut puiser dans les œuvres de Swedenborg des idées fort différentes de celles de M. René Caillé sur la cosmologie et la théosophie renfermées dans les œuvres de l'illustre Suédois.

Quant à moi, je considère cette cosmologie comme la plus vaste et la plus grandiose qui soit jamais entrée dans l'esprit humain. Je considère en outre, que la morale qui en jaillit est la plus large et la plus pure que l'humanité puisse s'assimiler. La doctrine de Swedenborg est donc à mes yeux autrement vaste que ne semble l'admettre M. René Caillé, et je suis convaincu que si ce dernier

faisait une étude plus approfondie de Swedenborg, il changerait d'avis.

D'après la doctrine qui ressort des œuvres de Swedenborg, rien n'est abstrait, ni dans l'ordre moral humain, ni dans l'ordre spirituel, ni dans l'ordre angélique ou divin.

Par conséquent toutes les choses divines, toutes les choses angéliques, toutes les choses spirituelles sont substantielles, c'est-à-dire existantes dans la nature de la substance qui est propre à leur sphère. Le monde matériel où nous vivons avec le monde spirituel, a des points de contact substantiels dont nous ne nous doutons pas. Car l'amour et la sagesse dont nous sommes capables, nos pensées, nos idées, nos sentiments, nos affections sont des choses substantielles et non abstraites, et qui doivent leur propre origine au monde spirituel. Elles puisent leur principe et leurs aliments dans la chaleur et la lumière spirituelles, la chaleur et la lumière du monde matériel n'étant propres qu'à féconder les forces organiques.

C'est pourquoi j'ai dit en commençant que la révélation de Swedenborg ne contient pas seulement la théorie physique ou concrète du monde spirituel ou céleste, mais aussi qu'elle nous représente le tableau de la grande chimie morale de l'ordre universel. Cela se conçoit ainsi dès qu'on arrive à saisir que rien n'existe et ne peut exister en dehors de la substance, que Dieu lui-même est substance, que, par conséquent, toutes les choses de l'ordre moral et de l'ordre intellectuel sont des expressions ou des modalités de la substance, chacune dans sa sphère soit céleste ou spirituelle ; comme dans le monde matériel nos œuvres et nos actions existent en des choses de substance matérielle.

Cela compris, on entrevoit que l'ordre moral, sur la terre, se compose d'une infinité de forces agissant en des sens divers ; que les forces de la substance, de l'amour et de la sagesse influant de la chaleur et de la lumière spirituelles, trouvent leurs opposés dans les forces de la substance de la haine et de l'ignorance influant des ténèbres matérielles ; et qu'au milieu des milliers de sentiments divers qui agitent le monde moral, les réactions des forces du bien sur les forces du mal servent à réaliser le progrès. Les résultats provenant de cette action sont à l'acquit des forces individuelles qui ont concouru à les produire.

Ce combat de la lumière spirituelle contre les ténèbres matérielles, cette action incessante de la sagesse et de l'amour univer-

sels sur l'ignorance et l'égoïsme des mondes inférieurs, nous montrent de la façon la plus grandiose le rôle que les individualités pensantes et agissantes ont à remplir pour suivre le courant glorieux des destins de la vie.

N'y a-t-il pas une bien grande distance entre la conception d'un Dieu circonscrit dans la personnalité d'un homme et celle de Dieu embrassant l'universalité de la vie et de la substance, contenant dans son sein tous les mondes et les univers spirituels et matériels, sur lesquels la chaleur de l'amour divin et la lumière de la sagesse divine se répandent sans cesse et circulent à flots.

Pour moi, c'est ainsi que je vois Dieu et l'action divine dans les écrits de Swedenborg. L'étude de ces écrits présente des difficultés. Swedenborg a un vocabulaire à lui. Un assez long examen de l'ensemble de ses œuvres et une lecture attentive peuvent seuls permettre de le bien comprendre.

D'un autre côté, dans ses grands ouvrages le fond de sa doctrine se perd dans des interprétations bibliques dont je n'ai, je dois le déclarer, jamais eu le temps de chercher l'utilité. Mais heureusement Swedenborg a extrait lui-même dans des volumes spéciaux la partie des « *Arcanes célestes* » et de « *l'Apocalypse expliquée* » qu'il importe le plus de connaître.

Il a concentré dans ces quelques volumes la plus grande partie de ce qu'il avait appris par la révélation sur les destinées humaines après la mort, sur les lois qui régissent les mondes spirituels et unissent ceux-ci aux mondes terrestres.

On est surpris de la coïncidence qu'il y a entre ce qu'il déclare avoir vu et ce que décrit Allan Kardec par la voie des médiums.

A mon sens, il importerait davantage à la Société des sciences psychologiques d'approfondir les écrits de Swedenborg et d'en faire connaître les vues et la portée admirables, que de faire une comparaison critique entre les mérites de Swedenborg et ceux d'Allan Kardec.

Les écrits de ces deux théosophes tendent au même but. Tous les deux conduisent aux mêmes conclusions morales ; tous les deux peuvent être étudiés avec fruit. Leurs démonstrations sont d'accord et elles se complètent les unes par les autres. Ne faisons donc pas naître de rivalités sur leurs écrits. Leurs âmes dépouillées des vanités de l'égoïsme en seraient affligées.

Ce qui certainement serait utile à l'avancement des sciences psychologiques, serait de comparer les révélations de Swedenborg

avec ce que les phénomènes du spiritisme permettent d'observer aujourd'hui.

GODIN, Fondateur du familistère, à Guise (Aisne.)

UN PHÉNOMÈNE PATHOLOGIQUE.

Nous avons reçu hier soir la lettre qu'on lira plus loin.

Les phénomènes relatés ne sont en somme pas plus extraordinaires que ceux que nous avons vus à la Salpêtrière dans le service de M. Charcot; que ceux que nous connaissons par les ouvrages de M. le docteur Burq, le célèbre névrosiste; que ceux relatés par M. Jules Claretie dans son curieux roman : les *Amours d'un interne*.

Nous avons pensé d'ailleurs que la publicité pourrait avoir pour résultat l'examen scientifique de ce phénomène pathologique.

Voici donc cette lettre, à laquelle nous laissons toute sa saveur de terroir : (*Petit Journal*.)

Monsieur le rédacteur,

Campan, le 25 août 1881. J'ai l'honneur de vous communiquer avec prière de l'insérer dans votre estimable journal, si vous jugez la chose digne d'y être publiée, un phénomène inconnu chez nous et qui s'est produit à Sainte-Marie-de-Campan (Hautes-Pyrénées).

Une jeune fille de seize ans était malade depuis huit mois; à la suite de sa maladie, elle vient de passer vingt jours sans prendre aucune nourriture ni substantielle, ni liquide.

Pendant cette dernière période, elle pria ses parents d'avoir à faire venir près d'elle plusieurs personnes pour se rendre compte qu'à un jour et une heure qu'elle détermina, elle aurait une crise; qu'il faudrait quelqu'un pour la tenir; qu'elle arriverait à l'agonie; mais qu'ensuite à telle heure elle s'éveillerait et mangerait aussitôt après.

Cette prédiction fut en tous points confirmée; aussitôt son réveil elle demanda à manger; on lui servit un potage, deux truites, des gâteaux; elle mangea de grand appétit et en grande quantité sans qu'elle fût aucunement dérangée.

Elle était enflée de l'estomac et du ventre; elle avait également pré-

dit pour son réveil sa désenflure ; en quelques secondes et à l'œil nu la grosseur disparut.

De plus cette jeune personne, depuis qu'elle avait cessé de manger, et encore maintenant, parle toutes les langues sans les avoir jamais apprises ; connaît toutes les personnes sans les avoir jamais vues ; sait ce qu'elles portent sur elles, leurs pensées ; sait ceux qui parlent et qui ont parlé d'elle, ce qu'elles en ont dit ; en touchant un livre avec la main elle sait la page et le contenu, l'heure qu'il est, etc., etc.

Personne n'a intérêt ni ne peut la magnétiser ; d'ailleurs le somnambulisme serait par trop phénoménal.

Il serait bon que la science, à la suite de la publicité, explique ce phénomène, car il y en a qui crient au miracle ; d'autres qu'elle communique avec des esprits, qu'il y a spiritisme ; et enfin la majeure partie ne sait qu'en penser.

Veillez agréer, etc.

D. ADORRET,

Propriétaire à Campan (Hautes-Pyrénées).

M. Canerie, militaire retraité à Campan, M^{me} Lassalle et M. et M^{me} Lauzin de Bagnères de Bigorre, nous certifient que le récit de M. D. Adorret est vrai ; de plus, ces correspondants ont fait venir chez eux cette voyante, et voici ce qu'ils nous écrivent de cette entrevue : « Avec cette jeune fille, nous avons obtenu peu de résultats ; sa lucidité a disparu en partie, soit avec la maladie, soit depuis sa convalescence, par l'abus continué de sa médium-nité ; elle donne ce qu'elle peut aujourd'hui et c'est futile.

Si la jeune personne eût été dans un bon milieu, sans doute, sa faculté étant ménagée avec sagesse, se serait conservée intacte. Chez nous elle n'a obtenu que le résultat suivant : en mettant la main sur le verso d'une image retournée elle a deviné quel en était le sujet.

Il faudrait auprès d'elle quelqu'un de bien expert pour la conseiller ; on pourrait ainsi diriger sa faculté mourante, en la vivifiant à nouveau ; elle reste loin de nous, et nous n'avons pas assez d'expérience pour diriger ce travail de reconstitution.

Le Groupe, la Fraternité, de Pironchamp.

M. Tiré Daniel, secrétaire de la *Société Concorde et Union*, à Pironchamp (Belgique), nous a prié d'insérer une lettre dans la *Revue Spirite* de septembre 1881 ; elle est à la page 445. M. Tiré, mal renseigné a fait erreur en écrivant que le groupe *la Fraternité*, de Pironchamp, n'existait plus, car nous savons, de bonne source qu'il progresse, et possède des médiums et une bonne direction qui tendent à propager le Spiritisme avec énergie et esprit de suite.

La Société *la Fraternité*, avec M. Dentinne, son président, a créé deux nouveaux groupes, l'un à Tamine, l'autre à Gilly, où se trouvent bon nombre d'adeptes et de médiums ; ce fait prouve la vitalité de cette société et sa ferme volonté de donner à d'autres frères tout ce qu'elle a pu acquérir à l'aide de l'étude.

M. Dentinne, au nom de ses amis, exprime à M. Lacroix toute sa reconnaissance pour avoir développé des médiums de ce groupe, et fait obtenir de si grands résultats dans les sociétés belges du bassin de Charleroi, autrefois si arriérées, ajoute-t-il, en terminant sa lettre.

Ce que dit M. Dentinne et nos amis de cette contrée, au sujet de M. Lacroix, se répète dans nos correspondances de Bruxelles, de St-Guibert, etc., avec MM. de Turck, ancien diplomate, M. Alfred Crignier, M. Beyns, etc.

M. Lacroix qui a fait tant de bien en Belgique, a échoué en France ; peut-être ne doit-il cet échec, qu'à sa ténacité à vouloir prouver la réalité de certaines théories américaines que nous n'acceptons pas.

M. Lacroix, en se contentant de créer des batteries magnétiques humaines, pour la formation des médiums, eut réussi en France comme il l'a fait en Belgique, mais il a voulu violenter des idées reçues, péniblement acquises, basées sur la raison et il a semé la défiance au lieu d'attirer la confiance.

De Bordeaux, cet Américain dëvoué et désintéressé, est parti directement pour Barcelone, désespérant du Spiritisme français ; nous prévoyons pour lui un échec en Espagne, s'il ne s'y contente pas de la recherche des médiums et de la mise en œuvre de leurs facultés. La philosophie enseignée par Allan Kardec, est sage et prévoyante ; ses adeptes n'abordent les choses nouvelles qu'avec réserve et prudence. Les théories préconisées par les Américains, sont en apparence trop aventurées pour les accepter à priori, il faut les étudier, les ausculter avec attention, avant de se les assimiler dans ce qu'elles offrent de rationnel.

LA VIE ÉTERNELLE

OU L'IMMORTALITÉ DE LA VIE, par MAZZINI.

(*Sur la mort de C. Venturi.*) (1) Nous ensevelîmes, ce qui restait de lui sur la terre, dans le cimetière de Highgate.

Venturi partageait avec sa femme et moi la foi en une transformation religieuse future, fondée, non sur le dogme de la chute mais sur celui du progrès. Aussi pour cette cérémonie, nous ne demandâmes le secours d'aucun Sacerdoce ; nous priâmes en silence, émus d'une pensée de tristesse.

Toute séparation est triste ; plus triste encore lorsqu'elle est pour un temps indéfini, et qu'entre l'ami perdu et nous, s'étend le voile d'un mystère inaccessible à nos facultés limitées. Elle est plus triste encore en face d'une tombe placée entre une religion qui meurt et une religion qui n'est pas encore née ; à une époque déshéritée comme la nôtre, privée d'un symbole, sans un culte qui définisse le lien entre le visible et l'invisible, entre celui qui reste, et celui qui s'éloigne. Cependant, une foi plus puissante que toute apparence de mort, plus puissante que le vide et le mystère, remplissait mon âme et celle de la pauvre veuve affligée. Un rayon d'espérance et de promesse descendait sur la fosse dans laquelle on avait posé le cercueil ; espérance d'autant plus belle et sainte, qu'elle brillait au travers des nuages de la douleur et des larmes. Ce rayon céleste se nomme *Immortalité* !

Qui oserait le nier devant la tombe d'une personne aimée ?

Le doute peut s'insinuer en nous quelquefois, alors que laissant nos meilleures facultés dans l'inertie, nous nous traînons au milieu de créatures vaines, indifférentes et légères, à travers les landes stériles, arides et prosaïques de l'existence journalière à la recherche d'un but matériel. Mais dans les rares moments d'une joie suprême, ou d'une suprême douleur ; dans l'agonie ou l'enthousiasme de l'amour, nous concentrons inconsciemment toutes les forces de notre âme sur un seul objet.

Devant un berceau, devant la tombe d'un être chéri, le sentiment de l'immortalité se lève en notre âme, forte de la conscience d'une vérité morale, de même que de la concentration de toutes les

(1) Mme Ashurst-Venturi, auteur de l'admirable biographie, traduite par Mme de Morsier, est la veuve de C. Venturi. Se vend, à la librairie des Sciences psychologiques, 3 fr. ; port, 0 fr. 90c.

facultés intellectuelles sur un point donné, on sent naître en elle une force d'induction puissante, pour découvrir la vérité. Une voix puissante qui résume en nous la longue affirmative répétée de l'humanité, les enseignements de la véritable science, la tradition de la pensée et de l'amour, nous crie: « Entre l'ami perdu et vous il y a un lien que rien ne peut rompre, sauf l'oubli. L'élément qui constitue le caractère essentiel d'un être, peut se transformer, mais jamais périr. Les éléments qui constituent essentiellement l'être humain et le distinguent des êtres inorganiques et des organes privés d'intelligence ; la conscience, l'identité, la liberté, la capacité de progrès, l'instinct religieux, ces éléments ne peuvent périr, ils viennent de Dieu et Dieu peut-il mourir ?

Est-ce qu'une cause extérieure accidentelle, matérielle peut effacer la vie, étincelle sortie du sein de l'éternel ?

La science ne vous dit-elle pas que tout germe se développe inévitablement ? La tradition de l'humanité tout entière ne vous dit-elle pas que la loi de la vie est le progrès ; que toute grande aspiration de la vie est immortelle ; qu'à travers une série indéfinie de transformations tout grand pressentiment devient une réalité ? Est-ce que dans notre âme l'amour ne se trouve pas uni au pressentiment de l'éternité, pressentiment qui ne peut venir du monde fini et visible des sensations ?

Est-ce que Dieu qui a mis en vous la conception de l'infini peut mentir ?

Est-ce que ce qui a été prouvé être vrai pour toutes choses serait une dérision pour vous seul ?

Levez la tête vers le ciel, et ne profanez pas l'amour et l'être aimé par l'athéisme du désespoir.

Pour celui qui obéit au devoir sur la terre, la tombe est le berceau d'une existence nouvelle et supérieure. La forme qui gît là devant vous n'est que l'instrument qui avait été donné à l'ami pour qu'il puisse accomplir son œuvre ici-bas ; l'instrument est brisé mais l'ouvrier est appelé ailleurs pour une autre mission. Votre mission à vous, demeure, ne l'interrompez pas ; cherchez à l'accomplir avec une force double, la vôtre et celle qui était dans l'ami absent et qui doit passer en vous. Travaillez pour ce qu'il aimait, agissez comme il l'eût voulu, aimez-le avec force et sérénité jusqu'au dernier jour. Détachez-vous de la tombe de celui qui vous est devenu encore plus cher. La réalisation de votre pressentiment,

la floraison du germe d'affection qui vous liait tous deux dépend maintenant de vous.

Toutes ces pensées revenaient à mon esprit, spontanées, rapides, irrésistibles, devant cette sépulture.

Je me penchai vers l'affligée qui s'appuyait à mon bras et lui dit tout bas que son Charles n'était pas là dans la terre et qu'elle avait maintenant un ange gardien en lui.

Elle leva vers moi ses yeux inondés de larmes et me dit : « Je le sais. »

Tant de foi et de puissance d'amour rayonnaient dans ces trois mots que si je n'avais pas déjà connu son âme, ces paroles auraient suffi pour me donner la certitude qu'elle ne trahirait jamais, par l'inertie d'un affaissement moral qui vient du doute, l'âme de Charles et la sienne.

Traduit par M^{me} de Morsier.

Apparition de l'esprit de Mlle Carrier.

Poitiers, 18 septembre.

Vous serez, cher frère en croyance, peut-être surpris de recevoir une lettre de moi, qui vous suis complètement inconnu.

Voici en deux mots ce qui motive cette épître :

Le 11 août dernier, ma chère compagne nous quitta pour entrer dans la vie spirituelle. Je ne vous dissimulerai pas que les premiers temps la nature matérielle fut chez moi plus forte que la raison ; je ne pouvais penser, sans douleur, à la triste existence qui nous était réservée par la désincarnation de celle qui fut pour ma fille et pour moi, notre ange gardien dans cette vie terrestre.

Je vous relate ceci, pour vous bien faire saisir l'état psychologique dans lequel nous nous trouvions, quand nous reçûmes les premières manifestations de notre chère âme.

Après quelques communications, sans intérêt pour vous, l'esprit de ma femme se plaignit vivement de notre manque de foi ; elle nous dit que notre désespoir avait seul apporté une ombre au bonheur qu'elle éprouvait depuis qu'elle avait quitté ce lieu d'épreuves, où nous nous étions connus.

Après cette communication si explicite, qui aurait dû pleinement nous rassurer, nos chagrins, nos doutes revinrent encore.

Nous obtinmes cependant une autre manifestation, mais celle-ci fut de courte durée ; ma femme nous dit que, puisque les exhortations avaient été vaines pour nous, il était inutile qu'elle nous entretînt longuement ; que, cependant, elle ne voulait pas nous abandonner puisque c'était l'excès de notre amour pour elle qui nous rendait si peu raisonnables ; elle se proposait de nous faire connaître une infortune plus grande que la nôtre, et celle-là supportée avec le courage et la foi d'un véritable spirite.

Elle ne doutait pas que cet exemple nous fût, à nous et à nos amis, on ne peut plus salubre ; elle nous donna donc rendez-vous pour le 7 septembre.

Le jour fixé, nous nous trouvions, ma fille et moi, dans mon appartement ; il était dix heures du soir ; un bruit assez violent se fit entendre dans mon cabinet de toilette, situé à côté de la pièce dans laquelle nous étions assis. Les deux bougies qui nous éclairaient s'éteignirent sans que nous puissions en découvrir la cause. Au même instant nous vîmes, non sans un grand trouble, le périsprit de ma chère compagne et celui d'une grande jeune femme, s'avançant vers nous. Notre étonnement fut d'autant plus profond que nous n'avions été, jusqu'à ce moment, ma fille et moi, que médiums auditifs.

Après nous avoir présenté l'esprit qui l'accompagnait, ma femme nous donna, comme d'habitude, d'excellents avis.

Elle pria l'esprit qui l'accompagnait de vouloir bien nous donner quelques détails sur sa désincarnation, persuadée, nous dit-elle, qu'il était avantageux pour le bien des mortels d'avoir ces exemples sous les yeux.

Je vous écris de mémoire cette communication :

L'esprit s'exprima en ces termes :

« Mes chers amis, voici déjà trois mois que je suis désincarnée ;
« ce fut un triste moment pour moi, parce que je voyais le vide
« que mon absence allait causer chez mes chers parents. Ils souffraient
« d'autant plus, que pour ne pas heurter les préjugés du
« monde, mon passage à la vie spirituelle n'avait pas eu lieu chez
« eux, c'est de l'hôpital que je quittai la vie terrestre ; je dois dire
« que mon passage dans ce lieu de misères ne fut pas inutile, car,
« j'ai vu, avec joie, que deux personnes qui me soignaient, frappées
« de la vérité des réponses que je faisais aux personnes qui
« m'interrogeaient sur le spiritisme, se sont fait instruire ; l'une
« est déjà convaincue, et l'autre est en bon chemin de l'être. Le

« jour où mon enveloppe matérielle fut remise à la terre, je pus me
« communiquer à mes chers parents, les rassurer, les consoler.
« Mes parents sont de véritables croyants, notre frère Allan Kar-
« dec leur avait appris que cette séparation n'est que de courte du-
« rée, quand on considère que l'éternité est à nous ! Pendant ma
« vie terrestre, je n'étais qu'avec mes parents. Nous ne vivions
« qu'ensemble, sans aucun des amusements ni aucune des distrac-
« tions qui sont d'ordinaire recherchés par le monde. Le travail,
« les communications avec les esprits, l'amitié, l'étude, nous suffi-
« saient. Eh bien ! malgré cette longue habitude de bonheur, ils
« supportent cette absence avec résignation. Prenez donc courage,
« ne vous causez plus de tourments par vos regrets, réjouissez-
« vous au contraire, puisque ma compagne et moi nous avons
« avancé dans la vie de l'erraticité, nous sommes beaucoup plus
« près du résultat. »

Ici la voix de l'esprit changea, et la tristesse se peignit sur sa figure. Ma fille et moi, nous nous enquîmes de ce qui provoquait ce changement, le bon esprit voulut bien nous répondre :

« Je suis attristée, vous ne vous êtes pas trompés ; je pense que
« je n'ai peut-être pas rempli comme j'aurais pu le faire la tâche qui
« m'était dévolue pendant ma vie terrestre. Je n'ai pas fait assez
« de prosélytisme ; il ne suffit pas de croire soi-même, nous de-
« vons nous aider les uns les autres. Je serais bien heureuse si
« mes parents voulaient bien consentir à sortir de la réserve qu'ils
« s'étaient imposée, qu'ils aidassent de tout leur pouvoir à répan-
« dre la lumière autour d'eux, sur toutes ces pauvres âmes privées
« de la vérité. Allez donc ! marchez ! vous tous qui avez eu le bon-
« heur de croire : Tenez haut et ferme le flambeau de la vérité,
« celui du spiritisme ! Nous vous aiderons de nos conseils, nous
« et les bons esprits qui veillent sur vous. »

Ma femme prit ensuite la parole, pour nous engager à suivre cet excellent conseil ; elle nous dit que rien ne pouvait lui être plus agréable que de compter de nouveaux F. E. C. Elle donna encore quelques conseils à ma fille, puis nous embrassa ; nous sentîmes qu'elle était à ce moment complètement matérialisée. Nous entendîmes encore la voix de l'esprit ami qui disait : « Je me communi-
« querai à mes parents avant qu'ils quittent le logement de la rue
« Réaumur, 14 ; je veux revoir ces lieux où j'ai passé de si heureux
« moments près de mes parents chéris quand, assise près de la fe-
« nêtre, je recevais les communications des esprits transterrestres. »

Ici la voix faiblit, nous n'entendîmes plus qu'imparfaitement ce qui suit :

« Si ma bonne mère veut mettre des fleurs sur la fenêtre, en dehors, semblables à celles dont je faisais des bouquets qu'elle allait vendre, je serais bien heureuse qu'elle en mît pour la nuit du 7 ; au revoir... fantaisie...communiquez...prosélytisme... c'est pour le bien... puis, ce fut tout. »

Mon frère en croyance, je desirais ardemment savoir votre adresse, votre nom, pour vous communiquer cette manifestation qui doit si vivement vous intéresser. Nous avons été tellement sous le charme, pendant cette communication, que ni ma fille, ni moi, n'avions songé à la demander.

Ce ne fut que quelques jours plus tard que ma femme consentit à nous tirer d'embarras.

Elle n'avait pas voulu le faire plus tôt, nous disant que le temps n'était pas venu. Je lui demandai s'il ne serait pas utile de communiquer ces manifestations à notre frère Leymarie pour en faire l'usage qu'il jugerait convenable.

Ma femme me répondit que vous deviez être seul juge de l'opportunité de cette communication, mais qu'elle croyait cependant que ce serait profitable à notre cause.

Voyez donc, cher frère, ce que vous avez à faire.

J'aurais désiré vous faire ce récit de vive voix, mais nous sommes obligés, pour un règlement de compte de succession, de faire un assez long voyage qui nous empêchera, d'ici à quelque temps, de nous rendre à Paris.

Croyez, cher frère en croyance, à tout notre affectueux dévouement. — Charles DUMAS.

Nota. Cette communication est très remarquable, personne ne connaissant les détails intimes relatés par ma fille ; ils sont vrais, authentiques, et complètement exacts. CARRIER père.

GROUPEMENT SPIRITUALISTE NANTAIS

Messieurs et F. E. C., vous êtes prié d'assister à la première des conférences que le groupement donnera cet hiver.

Cette conférence sera faite par M. Léon Denis, conférencier de la Ligue française de l'enseignement.

Sujet de la Conférence :

Les Mondes et la Vie, spiritualisme scientifique.

La conférence aura lieu le 1^{er} Novembre, à 2 heures, dans les salons de la Loge Paix et Union, place de la Bourse, 23, au 2^e étage. Les Dames sont priées d'y assister.

Le Comité.

UN FAUX MÉDIUM

Nous lisons dans le dernier numéro du « *Messenger* » qu'au mois de juin dernier, un prestidigitateur nommé M. Werbeck, en représentation à Lille et à Douai, stupéfiait son public en faisant entr'autres expériences celle que le médium Slade « obtient avec l'aide des Esprits, je veux parler de l'obtention de l'écriture directe entre deux ardoises visitées et ficelées par les spectateurs.

Nous savons que l'on peut imiter, plus ou moins adroitement, quelques-uns des phénomènes du magnétisme et du spiritisme; aussi, certains prestidigitateurs se servent-ils souvent de ces titres pour en parer leurs affiches, pour allécher un public avide de merveilles.

M. Werbeck excelle dans des transformations à vue. Ayant appris que dans le Nord, les cercles spirites sont très fréquentés, il eut l'ingénieuse idée de se donner comme médium, et parodia très adroitement le D^r Slade en donnant lui aussi, entre deux ardoises, la réponse à une question quelconque posée par un spectateur?

De bonne foi chacun le prit pour un frère en croyance; pour mettre fin à ces abus, en ma qualité de prestidigitateur dévoué à notre chère doctrine, je tiens à dévoiler ces agissements.

Je connais M. Werbeck depuis 1870, j'ai suivi ses faits et gestes; c'est un beau faiseur et rien de plus. En 1879, Donato, le magnétiste que chacun connaît se l'était adjoint pour renforcer son programme; pendant les six mois qu'ils voyagèrent ensemble, ils eurent des discussions relatives au magnétisme auquel Werbeck ne croit pas plus qu'au spiritisme, il se séparèrent.

Quelque temps après Donato apprit que son ex-associé organisait partout sur son passage des soirées intitulées « *anti-magnétiques* » et *anti-spirites* de là le procès dont tous les journaux ont fait mention.

L'an dernier, au mois d'août les murs de Nantes étaient tapissés de gigantesques affiches copiées exactement sur celles de Donato, même programme, mêmes expériences; seulement, Werbeck, dans ses représentations affirmait ne faire que du faux magnétisme; il simulait presque toutes les expériences de Donato, avec ses gestes, ses attitudes, avec le costume de son sujet; on pouvait lire ceci entre ses paroles: au moins j'ai la bonne foi de vous *avouer* que ce que je viens d'exécuter n'est qu'une leçon apprise avec mon sujet; comme j'exécute tout ce que fait Donato; ce dernier vous trompe, il n'est pas plus magnétiseur que moi.

Aujourd'hui M. Werbeck, changeant subitement de tactique, se dit spirite fervent et médium par dessus le marché; cela ne m'étonne nullement, c'est un diplomate habile qui sait à propos utiliser tous les articles de foi.

E. JACOBS.

P. S. Nous serions heureux de dévoiler à ceux de nos F. E. C. qui nous en feraient la demande, comment on peut imiter exactement les ardoises de Slade ; je le répète, ce que les prestidigitateurs obtiennent, quoique n'étant pas comparable aux faits médianimiques, est facilement réalisable, et n'exige aucune dextérité de la part de l'exécutant. Je me rendrai à l'appel de nos amis. E. J.

Poésle médianimique de Armand Lefraise.

Messieurs,

J'adresse à la Direction de la *Revue spirite*, une communication de M. Armand Lefraise, membre honoraire de la Société scientifique d'études psychologiques de Paris, avec prière de l'insérer dans le plus prochain n° de la *Revue spirite*; il l'obtint avant sa mort.

M. Lefraise était un des plus fervents adeptes du Spiritisme et l'un de ses propagateurs les plus zélés; malade depuis de longues années, il se préparait chaque jour à ce terrible passage, et je puis dire qu'il a supporté les terribles épreuves de la fin avec une foi, une confiance, qui ne se sont jamais démenties.

Il n'a hésité que pour moi, sa femme, qu'il aimait de tout son cœur, essayant de relever mon courage et me disant que nous nous reverrions là-haut.

Veillez faire part de la triste nouvelle aux groupes spirites de Paris, en exprimant mes regrets à chacun de leurs membres, de n'avoir pu connaître leur adresse particulière.

N'oubliez pas, je vous en prie, Messieurs, de le recommander aux prières de tous ses frères et sœurs en croyance, auxquels je recommande aussi sa malheureuse veuve. M^{me} LEFRAISE.

QUESTIONS. Que devient l'âme après la mort? Va-t-elle s'engloutir dans le néant? Est-elle immortelle? Les morts entrent-ils en communication avec les vivants? Et toi, mon esprit familier, as-tu vécu sur la terre?

Qui es-tu?

Réponse de l'esprit.

Il y a plusieurs demeures
dans la maison de mon père.
(Le CHRIST.)

Qui je suis!..... près de vous, je viens planter ma tente.
J'aime sur le trépied votre main palpitante,
C'est pour vous que des morts j'ai quitté le séjour,
Et, si je tais mon nom, je donne mon amour.

Dois-je compte du sang qui brûle dans ma veine?
J'ai sondé du passé les vastes horizons....
Grand seigneur, fils d'esclave ou fils de souveraine,
Je pense!.... et dans mon cœur sont gravés mes blasons.

Il est vrai que, sans défaillance
Exhalant mon dernier soupir,
Je suis mort avec l'espérance
De renaître pour mieux mourir.
Flagellé sur cette planète,
Bien souvent j'ai courbé la tête;
J'y prêchais l'amour et la foi.
J'ai toujours porté la bannière
De celui qui, de sa lanterne,
Du vieux Temple chassait les marchands de la loi.

Ils ne sont plus vos dieux d'éternelle malice,
De vengeance et de cruauté!
De Dieu quand j'exaltais l'infailible justice,
Je n'oubliais pas sa bonté.

Je leur disais; « Mourir.... c'est rendre à la poussière
« Le corps, ce serviteur trop souvent révolté;
« C'est ouvrir à l'esprit son immense carrière,
« C'est revivre..... et grandir dans l'immortalité. »

Je leur disais: « Aimez ! telle est la loi suprême,
« Aimez Dieu, qui vous bénira,
« Et vos frères comme vous-même....
« Et votre âme ainsi grandira ! »

« D'une larme faites l'aumône,
« Si vous n'avez rien à donner,
« Sachez pardonner ; Dieu pardonne
« A celui qui sait pardonner.

« Priez ! j'aime surtout cette prière intime,
« Solitaire et suave encens,
« Seul, dans le repentir quand votre âme s'abîme
« Invisible à vos yeux, près de vous je descends, »

« Priez ! pour le bonheur la prière est féconde,
« Priez par la vertu, priez par le travail
« Au monde abandonnant les vanités du monde,
« Suivez le bon pasteur qui vous mène au bercail. »

« Priez !... fuyez l'éclat d'une gloire éphémère,
« Des trônes d'ici-bas que sont les oripeaux !
« Le trône... C'est la croix brillant sur le calvaire,
« Le roi... c'est le sauveur priant pour ses bourreaux. »

Mais, longtemps ébranlé, quand le temple s'écroule,
Quand gronde l'athéisme et qu'il jette à la foule
Le néant et le désespoir,
Si, par ses morts, le ciel prodigue ses merveilles,
Sans entendre ils ont des oreilles,
Ils ont des yeux pour ne pas voir.

.....

Ici s'arrête cette communication qui ne devait point être encore terminée.

REGARDS D'ÉTOILES

Par une nuit d'été, par une nuit sans voiles,
N'avez-vous jamais vu les nombreuses étoiles
Sur le bleu firmament ?

Votre œil ne s'est-il pas humecté d'une larme
En croyant reconnaître un regard plein de charme
Dans leur scintillement ?

Et votre cœur, bercé d'une étrange chimère,
N'a-t-il pas cru revoir les doux yeux d'une mère
Ou d'un ange perdu ?

Et, songeant à la douce et chère trépassée,
Ne vous est-il soudain venu cette pensée :
Son amour m'est rendu !

Par une nuit d'été, par une nuit sans voiles,
J'aime à voir scintiller les nombreuses étoiles,
Ce sont des yeux amis
Qui viennent consoler ma veille solitaire
Et me disent qu'à ceux qui souffrent sur la terre
Un espoir est permis !

Marie de PERALTA (Mme HUGO D'ALÉSI.)

HOMMAGES AUX PENSEURS

El Buen Sentido de Lerida, journal Spirite dirigé par des professeurs, note un incident survenu pendant le discours de son sympathique directeur, à la suite des paroles de Don Emilio Castelar, à un grand banquet, à Lérida, Espagne.

La *Gaceta de Cataluna* en parle en ces termes : « Il est impossible de donner une idée du brillant discours du S^r Amigo, directeur de *El Buen Sentido* ; il a soulevé un tonnerre d'applaudissements, en rappelant l'inquisition conservatrice, et en désignant, dans quelques phrases bien senties, un vieux démocrate de Lérida, aujourd'hui pactiste, hier serviteur de la réaction conservatrice, qui attaqua la liberté de conscience dans la personne du Directeur de l'École Normale, Monsieur de Miguel, fondateur du *El Buen Sentido*, un martyr de ses convictions religieuses spirites. La personne démasquée interrompit l'orateur par une phrase assez grossière, et demanda l'intervention du gouverneur, Monsieur Nuet, dont l'imposante attitude évita un conflit. Monsieur Amigo, put terminer son discours, en revendiquant la liberté la plus noble : la liberté de conscience.

Avant lui, Don Emilio Castelar, avait dit dans son magnifique langage et en grand orateur : « Proscrivez le penseur, il laissera partout où il passera errant, isolé, la semence de ses pensées ; jetez-le dans un sombre cachot, sa voix traversera les murailles les plus épaisses pour aller jusqu'au fond de la conscience de ses geôliers et de ses juges. Faites plus encore, livrez-le au bûcher, comme Jean Huss et Jérôme de Prague, et ce qui restera de lui, une poignée de cendre, n'empêchera pas son esprit d'illuminer le foyer éternel de la pensée humaine. »

Nota : Les Spirites doivent être fiers de posséder dans leurs rangs, des hommes aussi éminents que MM. S^r Amigo, de Miguel, Don Emilio Castelar, etc., ces défenseurs de toutes les libertés, de tous les progrès rationnels ; nous leur offrons notre témoignage de sympathie et de bonne confraternité.

Cours supérieurs pour le commerce.

Nous prévenons nos lecteurs, que, à l'école municipale de la rue d'Argenteuil, n° 11, à partir du premier novembre 1881, des cours spéciaux, faits par des professeurs des hautes études, seront ouverts gratuitement le soir, à 8 heures pour les jeunes gens, ou employés, qui ont besoin de parfaire leur éducation commerciale.

Dans ces cours, on enseignera par des méthodes rationnelles, la géographie, les langues anglaises, allemandes et espagnoles.

Ce sont des cours supérieurs, créés par la ville, pour former des hommes capables de répondre aux nouvelles exigences du commerce et d'une société qui va se transformer. Il est bon, utile et sage, que les personnes intelligentes qui aiment l'étude et le progrès, assistent à ces cours.

En dehors des cours commerciaux, il y aura encore des cours élémentaires de français, d'arithmétique, d'histoire et de géographie, à l'usage des jeunes gens qui sentent le besoin de compléter leur instruction primaire ; ces cours élémentaires seront une préparation aux cours commerciaux. — Les jeunes gens devront être munis d'un livret sur lequel un des professeurs consignera l'heure d'arrivée, pour la sûreté des parents.

Ce que deviennent les grandes cités ?

J'ai connu une ville superbe, semblable à celles de New-York, de Vienne, de Berlin, de Londres, de Paris, plus belle que toutes ces villes modernes ; il y avait là des Palais, des Bibliothèques, des Observatoires, des Académies, des Musées incomparables et parmi ses habitants, des grands hommes dans les arts et dans les sciences ; on portait aux nues cette ville, la cité des cités, incomparablement belle, que rien ne pouvait détruire !

Or, à une époque qui remonte à plus de quatre cents siècles, la cité était en fête, pavoisée, riante, pleine d'attraits, hospitalière : c'était un jour de gloire enfin. Eh bien ! en cinq minutes, tout disparut ; on entendit un bruit effroyable, une grande clameur, la ville superbe avait cessé d'exister.

L'eau recouvrait de cent mètres les plus hauts monuments. Revenu forcément à l'état spirituel, et dégagé de la matière, je cherchai la plaine où existait Djonmebin. Je restai, pendant des siècles, à suivre la transformation de la ville noyée ; les courants y

apportèrent du sable et de la vase, mille détritiques ; toute la faune zoologique, les zoophytes et les mollusques, se logèrent aux faîtes des monuments ; dix siècles après, il y avait là une forêt de madrepores, des roches superbes qui défiaient les flots et qu'une autre évolution de la mer a remis au-dessus des flots quelques milliers d'années après ; sur la cité devenue roche, les bruyères, les chênes, toute une végétation puissante, a poussé sur trois millions d'hommes enterrés avec leurs richesses, leurs splendeurs, leur civilisation.

Tel est le sort réservé aux capitales superbes.

Le temps, ce grand égalitaire, passe sa patine sur toutes choses ; avec des heures multipliées sans cesse, il transforme les humanités et leurs travaux, ne laissant de vivant que ce qui est éternel, indestructible : *L'âme et son périsprit.*

Les trois millions d'âmes de Djonmebin se sont réincarnées pour la plupart, apportant leur acquit intellectuel et moral à d'autres humanités naissantes ; c'est ainsi que se perpétuent les talents, le savoir humain, malgré les révolutions terrestres.

La réincarnation sauve le monde.

Un Esprit qui a vécu, beaucoup vu, qui sait aimer, qui veut le progrès de ses frères.

MÉDIUM : P.....

L'Esprit possède un germe divin.

Grenoble 28 septembre 1881. — Antoinette Bourdin médium au verre d'eau.

« Veillez et priez, afin de ne pas tomber dans la tentation. »

Je me trouve au milieu d'une plaine inculte : Je vois un esprit qui laboure, travaille cette terre, l'ensemence et se retire.

Arrivent de mauvais esprits, qui, à leur tour, jettent une nouvelle semence et s'éloignent...

Ces grains germent ensemble et bientôt la plaine aride est recouverte d'un beau tapis de verdure.

L'Esprit (celui qui a travaillé) revient voir son champ ; mais au lieu de paraître satisfait de cette luxuriante végétation, il semble accablé de tristesse et de découragement ; il comprend que l'esprit du mal a passé par là et qu'il a accompli son œuvre de destruction... Cependant, il se met à l'ouvrage pour arracher les mauvaises herbes ; mais la tâche est pénible, le champ est immense et le

temps presse, car cette mauvaise herbe étouffera bientôt l'épi... Il demande aide à ses amis de l'espace, afin de le seconder dans son travail.

Alors, tous ces esprits se mettent à l'œuvre et, en peu de temps, la tâche est terminée ; la mauvaise herbe, mise de côté, est brûlée, et les cendres sont jetées sur la terre comme un puissant engrais pour la prospérité de la bonne semence.

L'esprit du mal, témoin de ce travail, se retire vaincu...

Je vois paraître de l'écriture et je lis ces mots :

« Tout esprit est un champ immense qui possède un germe di-
« vin, parce qu'il est immortel et qu'il est destiné à atteindre la per-
« fection par son travail et son activité. Tous les trésors qu'il contient
« sont, pour ainsi dire, cachés en lui-même, lorsqu'il est incarné, et
« il subit la même épreuve que la graine que la terre recouvre pour
« opérer le travail de la fermentation, travail long et douloureux
« pour l'âme et pour la graine aussi, si l'on veut lui accorder, com-
« me à tout ce qui a germe de vie, des sensations, lorsqu'elle est
« jetée sur la terre, où elle doit produire et se multiplier.

« Mais il faut pour cela, ô amour et solidarité, que vous prépa-
« riez le terrain, que vous arrachiez les plantes nuisibles qui en-
« vahissent le sillon fertile ; que vous arrosiez ce champ de vos
« sueurs, que vous cueilliez la semence que vous lui avez
« confiée ; et lorsque vous aurez consciencieusement achevé
« votre besogne, il ne faudra pas encore songer à prendre du repos ;
« il faudra veiller, car votre ennemi, *le mal*, ne se repose jamais...
« Il ne peut dormir, lui !... Il profiterait de votre repos, de votre
« quiétude pour opérer son œuvre de destruction.

« Méfie-toi donc, ô enfant de Dieu, méfie-toi de tes vices, mais
« aussi de tes vertus !. Sois vigilant, car (c'est là où le mal a sa
« raison d'être) tu dois être stimulé au travail, à l'activité, qui con-
« duisent à la perfection en tenant toujours l'esprit en éveil.

« Oh ! si, pendant ton incarnation sur la terre, tu n'avais pas
« d'épreuves à subir pour affermir ton courage et soutenir ta vo-
« lonté, que deviendrais-tu ? Toutes tes facultés intellectuelles se
« reposeraient et, de même que la graine amoncelée dans le grenier,
« elle ne produirait rien.

« S'il y a de mauvais esprits, c'est qu'il n'ont pas su cultiver les
« trésors divins qu'ils ont reçus ; Ils sont dominés par leurs pas-
« sions ; ils en souffrent et pourtant, ils trouvent une certaine sa-
« tisfaction à faire le mal, à l'inspirer, à corrompre ce qui les en-

« toure ; ils sont mêlés à la Société des bons ; ils prennent l'appar-
« rence du bien ; ils l'étudient, non pour le pratiquer, mais pour
« chercher le côté faible où ils pourront l'attaquer.

« Prends garde, enfant de Dieu, ils veulent semer la haine dans
« ton cœur, ce champ de la moisson divine, y allumer la jalousie,
« y engendrer l'orgueil ; te détourner du devoir !.. jeter les ténê-
« bres sur la lumière qui t'a dirigé jusque-là ; ils forment un nua-
« ge entre ton âme et l'inspiration d'en haut, afin que tu ne puisses
« plus t'en imprégner... ils veulent te communiquer le venin qui
« les brûle ; ils te donnent leurs pensées, ils ébranlent ta foi... Ils
« voilent cette étoile de l'espérance qui est ton soutien pendant
« l'épreuve..... Il n'y a plus alors en toi de pensée généreuse, plus
« de piété, plus d'amour !. Tu deviens un être déchu ; tu t'agites
« dans la fange du vice, ton âme est rongée de remords !..

« Relève-toi, ô enfant de Dieu ! Tu es chargé d'opprobres,
« ce ne sont pas tes vices, qui te font souffrir ; tu es le même qu'au-
« trefois, tu étais envahi, subjugué par l'esprit du mal.. tu as eu trop
« de confiance en ta vertu ; tu as cru pouvoir te reposer après le
« devoir accompli, le sommeil t'a surpris après une journée de
« labeur ; tu as laissé avec confiance les portes ouvertes et les mé-
« chants ont surpris tes trésors ; ils les ont violés, mais ne te déses-
« père pas, ils ne peuvent te les ravir !.. Tu les retrouveras...

« Ne cherche pas à dissimuler ta peine.. confie-la à ceux qui t'ai-
« ment et que peut-être tu considères aujourd'hui comme des enne-
« mis ; appelle le secours d'en haut, tu ne pourrais seul soulever
« le fardeau qui presse sur ton âme.. Ne reste pas dans l'isolement :
« il faut dissiper toutes ces mauvaises influences, avant qu'elles
« n'aient anéanti en toi le désir de la délivrance.

« L'amour et la solidarité viendront à ton aide, l'ennemi sera
« terrassé et le souvenir du mal qui t'a fait tant souffrir te servira
« de stimulant pour veiller sur toi, afin de ne plus succomber à la
« tentation. Tu reconnaîtras alors la vérité de cette parole du
« Christ : Veillez et priez, car l'esprit est prompt et la chair est fai-
« ble. »

Obsèques de M. Ladame, avocat et maire

La Société pour le continuation des Œuvres spirites d'Allan Kardec, a perdu l'un de ses actionnaires, M. Charles-Auguste Ladame,

président du Conseil d'arrondissement à Compiègne, ancien avocat, maire de la commune de Jaux, homme estimable, essentiellement honnête, vénéré et aimé dans tout le département de l'Oise. 66 ans, au 3 octobre 1881, jour du décès.

Il n'avait qu'une fille, et la pauvre Marie, âgée de 21 ans, est couchée sur un lit de douleur depuis l'âge de 14 ans ; la chère enfant ne vit que par l'amour de sa mère, par le dévouement absolu de cette véritable sœur de charité. Les mères seules, ont le secret de ces soins continuels et de ce langage, que Marie comprend encore quoiqu'elle ne perçoive plus rien du monde extérieur. Spiritistes formez des vœux pour cette sainte femme, prions Dieu de la protéger, de rendre la santé à Marie Ladame.

Toutes les notabilités républicaines du département, se sont fait un devoir d'assister à l'enterrement civil de notre ami ; les conseillers généraux, les députés, les maires, les conseillers d'arrondissement, les délégués des cantons et des communes, accourus par centaines, prouvaient à M^{me} Ladame combien l'homme dont elle portait le nom était généralement aimé. Le cercueil disparaissait sous les fleurs et les couronnes ; M. Fouquet a d'abord parlé au nom du conseil municipal de Jaux ; M. Jaquet a lu un discours au nom du comité de l'Union républicaine dont M. Ladame était le président. En termes éloquents et émus, il a retracé la vie de ce civilisateur, et demandé que son nom fût donné à une place publique du pays.

Après ces discours, dit le *Progrès de l'Oise* que nous laissons parler, « dans une improvisation chaleureuse, M. Leymarie, ami du défunt, fait l'éloge des vertus privées de M. Ladame comme on venait de faire celui de ses vertus civiques. Il était bon, dit-il, serviable, dévoué à ses amis et à ceux qui l'entouraient. L'orateur dit aussi que si M. Ladame était un libre-penseur, il n'était ni un matérialiste, ni un athée. »

M. Edmond Robert, député de l'Oise, ancien préfet, a prononcé le discours suivant que nous insérons in-extenso, pour prouver à nos lecteurs, que notre Société possède des hommes de haute valeur et d'un rare mérite, qui ont le sens pratique des affaires, et, aussi, pour rendre hommage à l'un de nos Sociétaires.

Messieurs, on a tort de dire que les douleurs imprévues sont les plus cruelles. Il semble au contraire que celles qui sont attendues sont en quelque sorte éprouvées deux fois et que la réalité se double de toutes les angoisses du pressentiment. Telles furent, pour la famille et

pour les amis de M. Ladame, l'amertume de sa perte et les cruautés de sa fin. De pareilles angoisses dépassent le lit du mourant, étreignent dans leurs douleurs, secouent dans leurs spasmes ceux qui sont à son chevet, présents ou par la pensée.

De tous ceux qui voyaient venir sa mort, M. Ladame était le plus calme. La mort ne le troublait pas, c'est la douleur, ce n'était pas la crainte qui avait ainsi mis tant de pâleur à son front. Bien que la mort fût en lui et qu'il la sentît dans ses entrailles, bien que les conditions de la vie chez lui fussent irrémédiablement atteintes, son courage était resté debout, comme le capitaine d'un navire qui sombre. En présence des suprêmes épreuves, il ne baissait pas les yeux et s'enveloppait stoïque dans son manteau de philosophe. Il administra jusqu'à la fin, en personne, cette commune de Jaux, pour laquelle il avait tant fait. Elle eut la bonne fortune d'avoir pendant de longues années, à sa tête, cet excellent administrateur, cet homme d'affaires consommé, qui s'était formé à Paris. Son activité, sa persévérance, sa fertile et pénétrante intelligence, l'état florissant de cette commune en est la preuve éclatante. N'est-ce pas lui notamment qui a obtenu, à force de démarches et d'efforts, ces passages inférieurs à la voie ferrée sans lesquels elle eût causé dans les belles cultures de Jaux comme un morcellement inattendu. Il laisse prospères les finances de la commune, malgré la crise de 1870, malgré les difficultés de ce temps-là dont il a triomphé par les ressources de son admirable énergie. Vicinalité, écoles, son esprit fécond abordait toutes les questions et les résolvait toutes dans le sens du progrès et dans l'intérêt bien entendu des contribuables.

La confiance du canton de Compiègne l'avait, il y a quelques années, appelé au Conseil d'arrondissement, consacrant ainsi le choix des électeurs de Jaux en faisant entrer leur vaillant maire dans une assemblée régionale. Bien que la loi ait enfermé les pouvoirs des Conseils d'arrondissement dans des limites peut-être trop étroites, le Conseil d'arrondissement de Compiègne, qui est remarquablement composé, a su prendre sur la marche générale des affaires une heureuse influence, et parmi ces chemins de fer qui rayonnent à présent de Compiègne, il en est à la création desquels les vœux répétés du Conseil d'arrondissement n'ont pas été étrangers. J'ai vu également M. Ladame à l'œuvre dans les commissions d'enquêtes spéciales, ayant notamment pour objet des emplacements de stations. Les droits des populations, l'intérêt public ne pouvaient rencontrer un défenseur

plus alerte, plus ingénieux, et mettant plus d'habileté au service et plus de conviction.

Par un juste choix bien dû à son mérite, les membres du Conseil d'arrondissement, représentants des huit cantons, l'avaient élu leur président. Partout où parut M. Ladame, il fut hautement apprécié, justice fut rendue à ses qualités et à sa valeur, il n'eut guère pour ennemis que ceux qui ne l'ont pas connu. Nous qui sommes pénétrés, Messieurs, des idées de fraternité, ne pouvons-nous dire qu'il y a bien des malentendus dans les haines qui divisent le monde, et que d'une façon générale mieux connaître les hommes, c'est les mieux aimer.

M. Ladame appartenait à cette forte génération de 1830 que le temps décime tous les jours, mais qui léguera des exemples. Héritière de la grande Révolution comme celle-ci l'était de l'antiquité classique, ayant recueilli les tables de la loi moderne au pied d'un orageux Sinaï, elle eût l'amour de la raison, le goût des vues abstraites, et demeura idéaliste.

Celui dont nos regrets environnent la tombe eut ce trait distinctif de mettre un caractère au service de son idéal. L'idéal tout seul ne fait que des artistes, la volonté toute seule ne fait que des hommes d'action, l'idéal uni au caractère fait des hommes.

Il est de ceux qui ont combattu pour la République, à l'heure même où elle était improbable ; actifs, infatigables, et suivant le mot de l'un d'entre eux, voyageurs d'une chimère, ouvriers d'une impossibilité. Ils combattaient avant le jour, n'ayant pour se diriger que la lueur même de leurs armes. M. Ladame déploya pour cette grande cause une indomptable énergie : comme dans ces armes de guerre où l'acier couronne le chêne, c'était un robuste courage qu'achevait un esprit acéré. Aussi en 1871, lorsque le scrutin de liste pour l'Assemblée nationale permit à l'opinion républicaine de se compter dans l'Oise, des milliers de voix se réunirent-elles, presque spontanément, sur son nom. Mais il était de ces valeureux champions prédestinés à vaincre sans profiter de la victoire.

Vous connaissez, Messieurs, vous ses compagnons d'armes, ses campagnes contre le plébiscite de mai 1870, contre le 24 mai 1873, contre le 16 mai 1877, contre tous ces printemps, le premier meurtrier et tous les trois liberticides. Vous savez comment son écharpe de maire lui fut déchirée sur la poitrine et comment il fit dans sa commune la petite guerre, je me trompe, il n'y a pas de petite guerre, quand on se bat pour les libertés publiques. Il fut l'âme de la campagne électorale

d'octobre 1877 et parcourut l'arrondissement tout entier avec son vaillant ami qui était si digne de réussir.

Je n'oublierai jamais que, dans la lutte récente, où M. Ladame fit preuve d'un si grand esprit de conciliation en abandonnant ses préférences politiques et personnelles dans l'intérêt de la cause commune, il vint, déjà presque à l'agonie, dans les réunions électorales, l'âme toujours debout, l'esprit toujours présent, le cœur toujours franc, la flamme de l'intelligence ne vacillant jamais dans une enveloppe presque diaphane. Le succès définitif des idées républicaines dans l'arrondissement de Compiègne lui est dû pour une large part.

Il lui a été donné de voir dans le pays tout entier la République définitive indestructiblement assise et la démocratie prête à entrer dans la phase de l'organisation et du progrès pacifique. Cette République, à l'inauguration de l'image de laquelle il nous conviait il y a trois ans, c'est dans le granit que l'on devrait aujourd'hui en sculpter les traits, marbre inaltérable, grâce à ce que de tels hommes y ont mis de leur âme et de leur sang.

Si l'on cherche le trait distinctif de M. Ladame, le leçon qui doit pour nous sortir de cette tombe, en même temps qu'un adoucissement pour les êtres chers qu'il laisse inconsolables, ce trait distinctif, l'honneur de ce caractère, c'est l'amour de la justice. Sans l'amour de la justice l'égalité serait une tyrannie et la liberté une déception. On a, et avec raison, loué M. Ladame de sa logique, il en avait sous toutes les formes, mais la justice vaut mieux encore, car c'est la logique du cœur, c'est la raison attendrie et vivante, c'est l'essentielle vertu de ce que M. Ladame a tant aimé, la République.

Nous annonçons le dégagement corporel, de l'Esprit de nos F. E. C. : Louis Léopold Lembre, docteur en médecine, professeur de chimie, à Lyon (Rhône) ; — M. le comte Boleslas Gageswski, officier polonais ; — Rosalie-Constance-Catherine Vlamynck, décédée à Ostende, Belgique ; — M^{me} Girard, née Ursule-Rosalie Gaillard, décédée à Rochefort-sur-Mer ; — M. Emile Musette, membre de la Société spirite de St-Guibert, dont nous parlerons dans une revue prochaine ; — M^{me} Julien, née Marie Littel, décédée à Paris, âgée de 41 ans, femme de l'un des plus anciens et des plus dévoués Sociétaires de nos réunions spirites ; — M. Guillaume Pierre, décédé à Lorient, dont nous reparlerons le mois prochain ; M. Lasseron

père, à Chatellerault ; — M. Maluda, conducteur des ponts-et-chaussées, dont nous parlerons en Décembre prochain.

—
PRIX GUERIN.
—

Nous prenons dans le journal *Le Devoir*, l'article critique qui suit ; il mérite l'attention de nos lecteurs.

« La Bibliothèque du Familistère a reçu de la Société scientifique d'Études Psychologiques de Paris deux livres extrêmement intéressants, qui ont remporté *ex æquo* le prix du Concours institué par M. Guérin de Villeneuve de Rions, pour la meilleure étude sur l'histoire du spiritualisme dans l'humanité, d'après le programme suivant :

« Rechercher quelles ont été, à travers les âges et dans tous les « pays, les croyances des peuples, des fondateurs de religions, des « grands philosophes sur l'existence des Esprits, sur la possibi-
» lité des communications entre eux et nous, sur la persistance
« de la vie après ce que nous appelons la mort ; sur le retour à
« de nouvelles existences, soit sur cette terre, soit dans quel-
« ques mondes sidéraux. »

Parmi les nombreux concurrents, les lauréats ont été M. Rossi de Ginstiniani, professeur de Philosophie à Smyrne avec son livre : « *Le Spiritualisme dans l'histoire* » et M. Eug. Bonnemère avec *L'âme et ses manifestations dans l'Histoire*.

Pour le *Devoir*, qui s'est donné pour mission l'étude de toutes les questions qui intéressent le progrès de l'humanité, rendre compte de ces deux ouvrages, est une obligation à laquelle il ne doit pas se soustraire. Dans la grande lutte engagée de nos jours entre le matérialisme sous ses diverses formes et le spiritualisme, notre journal ne doit pas rester neutre et simple spectateur ; il doit encourager par tous les moyens celui des deux partis dont le drapeau a pour devise : Progrès et amélioration des conditions d'existence matérielle, intellectuelle et morale de l'humanité, but que nous poursuivons nous-même de toutes nos forces.

Nous voyons ce qu'a produit dans ce sens le matérialisme, et c'est pourquoi nous lui tournons le dos, pour aller porter notre concours à ses adversaires qui comprennent mieux la mission de l'homme sur la terre et sa véritable destinée. Nous pensons que tout ne meurt pas avec le corps, et que la mort n'est que le seuil de la véritable vie.

C'est ce qu'exprime l'auteur de « *Le Spiritualisme dans l'His-
toire* » lorsqu'il dit que l'homme est avant tout un être pensant, dont le revêtement terrestre, soumis aux lois de la matière, finira par se désagréger et pénétrer dans l'écoulement cosmogonique.

Les entraves corporelles n'existant plus, dit-il, l'Esprit seul res-
tera, indestructible et immortel. »

Il prouve l'existence de l'Esprit et de l'esprit substantiellement concret, par des citations très explicites d'Hérnès, Spinoza, Swedenborg, Plotin, Aristote, Saint-Hilaire, les pères de l'Eglise, Ter-

tullien, Leibnitz, Louis Jourdan, Plutarque, Diog. Laërce, Epicure, Origène, Saint-Bernard, les lois de Manou, Celebrooke, Saint-Paul, Le Yogasastra et le Kabyla Hindous, etc., etc., et il nous montre la doctrine spiritualiste répandue chez les sauvages, chez les Barbares, et chez les peuples civilisés, dans les temps et sous toutes les latitudes ; parmi les Chaldéens aussi bien que dans l'Inde et l'Égypte, en Grèce, en Chine, en Perse, chez les peuples Scandinaves, dans la Judée, partout, et professée par des hommes tels que Platon, Socrate, Pythagore, Xenocrate, Hesiode, Epictète, Plutarque, Philon le Juif, Lucrèce, Horace, Lucien, Cicéron et mille autres dans l'antiquité, Van Helmont, Paracelse, Thomas Wilis, Roger Bacon, Ambroise Paré, Kepler, Ticho-Brahé et autres au moyen-âge, et enfin par d'innombrables auteurs éminents dont la nomenclature serait trop longue, dans les temps modernes.

Le livre est très substantiel dans son cadre sagement circonscrit ; tout y porte, tout s'y tient, tout y est juste et bien en place. Les nombreuses citations qu'il renferme sont comme autant de coups de massue qui terrassent l'adversaire, et l'aplatissent sans merci. Le style est concis, nerveux et clair, sans exclure pour cela l'élégance ; c'est une sobriété de bon aloi, qui rappelle les montures simples dont le joaillier artiste sait parer ses pierres les plus précieuses.

L'auteur de « *l'Âme et ses manifestations à travers l'Histoire* », M. Eugène Bonnemère est connu de nos lecteurs, qui ont pu lire « *l'Histoire des Paysans* », « *Les Dragonnades, histoire des Camisards* », « *L'Histoire de la France sous Louis XIV* », « *L'Histoire populaire de la France, etc.* » Son nouveau volume est digne de ses devanciers, et forme une histoire très complète des croyances spiritualistes de tous les peuples, depuis les peuplades de l'Orcanie, et les esquimaux de Groënland, jusqu'à la brillante école d'Alexandrie et ses adeptes les philosophes Hermétiques. Il nous fait assister aux évocations des Chaldéens, des Assyriens, à celles du Brahmamisme et du Bouddhisme, de la Grèce et de l'Italie, du Judaïsme et du Christianisme et même du Mahométisme, et il conclut en disant : « Toutes les religions, sans en excepter le Christianisme, admettent donc l'existence des Esprits. Il importe peu qu'on les désigne sous le nom de Mânes, Anges ou Saints. Ce sont toujours les âmes de ceux que nous appelons morts. Ils nous conseillent, nous dirigent, nous inspirent : n'étant pas infallibles (Dieu seul l'est) ; ils se trompent parfois, aussi devons-nous soumettre leurs inspirations au contrôle de notre raison. »

« Oui, dit-il encore, comme le croyaient les hommes des siècles écoulés, une âme universelle, égalitaire, plane sur le monde auquel elle donne la vie. L'âme individuelle est une parcelle empruntée par chacun de nous à la masse commune, une étincelle ravie au foyer général. De même, nous formons nos corps d'atômes que la terre nous prête pour un temps ; puis à l'heure de la mort, la terre reprend ce qu'elle nous avait confié ; tout se décompose et redevient de légers atômes, dont les uns, plus matériels, peuvent reformer de nouvelles enveloppes corporelles, dont les autres plus subtils, constituent le Férouer, l'Ochêma, le corps électro-lumineux, comme l'appellent quelques savants, le corps aromal, disait Fourier, qui a jeté un regard si profond sur toutes ces questions

transmondaines ; ou si l'on veut, le *périsprit* d'Allan Kardec qui enveloppe l'âme et lui garantit son individualité. »

Enfin, citons encore pour terminer cette déclaration de l'auteur : « La conscience pure que donne le travail fait en vue du progrès est la récompense qui déjà sur cette terre nous fait pressentir celle que nous devons recevoir dans l'autre.

« Tel est l'avenir promis. Suivant nos actes, nous pouvons en hâter ou en retarder l'heure. Sachons nous connaître, regardons en nous-même et faisons en sorte qu'au moment suprême l'harmonie règne entre nos facultés développées par l'étude de toute notre vie, afin que nous arrivions plus tôt près de l'Eternel dans la grande unité qui est le but de notre existence terrestre. »

Comme son concurrent heureux, ce livre est écrit d'un style clair, sobre de développements, quoique plein de faits et de démonstrations péremptoires et logiques. Sa philosophie douce et remplie de sérénité semble puisée dans une logique lumineuse et s'inspirant du plus admirable bon sens. Après l'avoir lu, on ne peut qu'approuver la décision du jury du concours qui a partagé le prix entre le livre de M. Eugène Bonnemère et celui de M. Rossi de Gintiniani. Le premier plus philosophe et le second plus historien étaient également dignes de la distinction qu'ils ont obtenue.

Quant à la doctrine dont ils se sont faits les défenseurs, il faut reconnaître que si elle a contre elle les railleries dédaigneuses et les négations d'un certain nombre de savants modernes, qui avouent naïvement ne l'avoir point jugée digne de leur examen, elle a par contre en sa faveur le témoignage et les opinions du nombre d'hommes éminents par leur science et leur érudition dans tous les siècles et dans tous les pays et dans cette situation, si un doute pouvait exister, nous préférons être avec Platon, Paracelse, Swedenborg et Roger Bacon, plutôt qu'avec des hommes qui préfèrent la négation à l'étude, la raillerie à l'examen. Une doctrine qui console et contribue au progrès de l'humanité a trop les attributs d'une vérité pour être répudiée sur la simple affirmation *a priori* des instituts officiels. La véritable science procède toujours par la consciencieuse investigation des faits quels qu'ils soient elle les étudie sans parti-pris d'aucune sorte, et elle ne se prononce qu'en pleine connaissance de cause, après avoir mûrement pesé le pour et le contre, et d'après une conviction faite basée sur l'expérience, la raison et la logique. C'est ainsi que l'on arrive à trouver la vérité et c'est ce qui nous plaît chez les spiritualistes ; ils recherchent le vrai dans les faits et dans l'étude des phénomènes, en vue du progrès de l'esprit humain, et ils n'admettent pas plus l'infailibilité de la science que celle de la théologie.

Travaillant à une œuvre commune, « *Le Devoir* » est avec eux, et ses colonnes leur seront toujours ouvertes pour la défense de la vérité, de la fraternité et de la solidarité entre les hommes.

BIBLIOGRAPHIE

Le *surnaturel* considéré dans ses organes et dans les *conséquences utiles* de ses apparitions. Cet ouvrage qui est mis en vente aujourd'hui remplit avec science et un grand intérêt, l'objectif que s'est tracé M. Fois Allès, inspecteur général honoraire des Ponts-et-Chaussées. C'est un volume ins-

tructif, bien utile non seulement aux spirites, mais aussi aux personnes qui disputent éternellement sur le surnaturel et le miracle.

Le mois prochain, M. Ch. Fauvety rendra compte de cette œuvre utile. — 2 fr. broché, 237 pages, 2 fr. 25 port payé.

L'ASTRONOMIE POPULAIRE comble une lacune profonde dans l'instruction publique, félicitons l'auteur de cette œuvre, M. Camille Flammarion. 10 fr., avec port 12 fr., relié 16 fr.

Aventures d'Isidore Brunet, 3 fr. 50, 4 fr. port payé. — *Le Doute*. 3 fr. 50, 4 fr. port payé. — *L'esprit consolateur*. 3 fr. 50, port payé. — *Entretiens sur le spiritisme*. 1 fr. 50, 1 fr. 70 port payé. — *Recherches sur le spiritualisme*, 3 fr., 3 fr. 85 port payé. — *Collection générale*, par A. Babin. 8 fr. 50, 10 fr. port payé. — *Spiritisme devant la science*, 1 fr. 50, 1 fr. 70 port payé. — *Notions d'astronomie* de A. Babin, nouvelle édition, 2 fr. 65.

M. de Turck, ancien diplomate, a fait imprimer un essai de catéchisme spirite, vendu 0,40 centimes et 0,50 centimes, port payé ; c'est une brochure instructive, bien faite, déjà traduite en plusieurs langues, ce qui prouve que M. de Turk a touché juste.

LA COSMOGRAPHIE VULGARISÉE de M. Tremeschini, ingénieur et astronome, est un tableau avec les mondes en reliefs de 0 m. 60 sur 40 ; l'auteur le laisse à 5 fr. 25 au lieu de 7 fr., aux spirites : il y a une caisse qui coûte 1 fr. plus le port à la charge du destinataire ; chaque famille doit avoir ce tableau utile.

Le fondateur du Familistère à Guise, couronne son œuvre par une association du capital et du travail, entre lui et les ouvriers les plus méritants de son usine ; pour bien définir cette œuvre il a édité un volume in-8, où se trouvent avec des notions préliminaires, les statuts de l'association et ses règlements. Prix de la *Mutualité sociale*, avec gravures du Familistère et des ateliers : 5 fr. — *Solutions sociales*, 5 fr.

Le mois prochain, nous noterons les ouvrages qui ont mérité le prix Guérin celui de M. Rossi de Gustiniani intitulé : *Le spiritualisme dans l'histoire*, 3 fr. port payé, et celui de M. Eugène Bonnemère, intitulé : *L'âme et ses manifestations à travers l'histoire*, 3 fr. 90 port payé.

Ces deux ouvrages se complètent l'un l'autre, ils offrent le plus grand intérêt.

LES CHRYSANTHÈMES DE MARIE, l'œuvre remarquable de M. C. Chaigneau dont la *Revue* a parlé le mois d'octobre 1880 s'enlève rapidement ; nous désirons une deuxième édition de cet ouvrage inspiré, profondément médianique. Prix : 3 fr. 50 port payé.

LE BIEN ET LA LOI MORALE. — *Ethique et Téléologie*, par Madame Clémence Royer.

1 vol. in-18, prix 3 fr. 50.

Guillaumin et Cie, rue Richelieu, 14, Paris.

SOUSCRIPTIONS AUX CONFÉRENCES

M. Tricnont, 20 fr. — M. Georges 5 fr. — Mme d'Avitaya 5 fr. — M. Renoy, 25 fr. — M. Gautier, 20 fr. — M. Lo:aud, 5 fr. — M. M., 2 fr. — Mlle Naux, 5 fr. — Mme Kina, 25 fr. — M. Bernardau, 10 fr., C. Lenoir, 6 fr.

SOUSCRIPTION AUX ŒUVRES SPIRITES

M. Pothenot, 50 fr. ; Ch. Lenoir, 6 fr.

Le Gérant : H. JOLY.

Clermont (Oise). — Imp. A. DAIX. — Maison spéciale pour Journaux et Revues